

regards

PARAIT LE JEUDI

N° 139

10 SEPTEMBRE 1936



24 pages



Rev 7/2

A. H. N.
S. GUERRA CIVIL

LE COMLOT PEYROUTON

un nouveau Franco
partira-t-il de Fez
pour combattre le
gouvernement répu-
blicain français ?

PAR ROBERT JEAN-LONGUET

DANS LES ARSENAUX ESPAGNOLS

Sensationnel reportage
Photographies de CHIM

UNE GRANDE CARTE D'ESPAGNE

géographique, politique,
économique

Les miliciens espagnols
qui montent au front au-
ront-ils des armes pour
défendre leurs enfants ?

Des Canons pour l'Espagne!

ACTUALITES DE LA SEMAINE



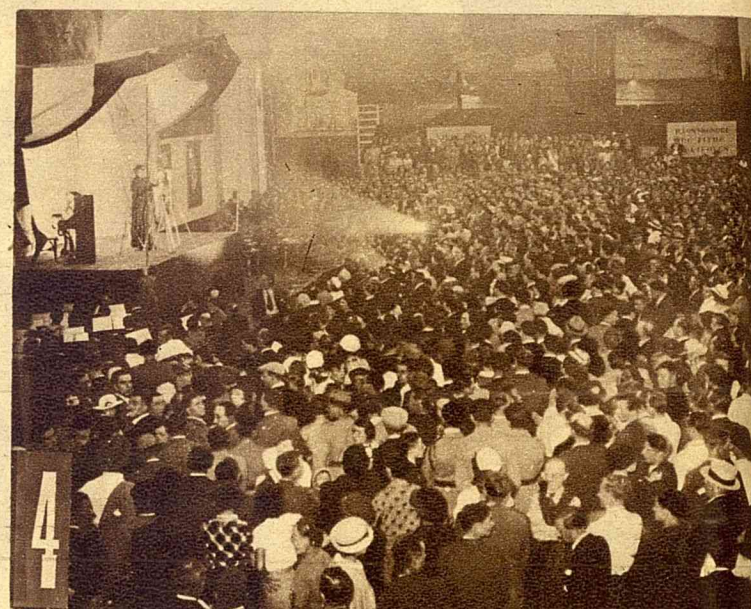
Le 4 septembre, anniversaire de la III^e République, le Comité National du Rassemblement Populaire a organisé une grandiose manifestation, place de la République, pour le soutien de la République Espagnole en lutte contre le fascisme. Voici (1) André MARTY et Maurice THOREZ, devant la statue de la République; et (3) l'arrivée du cortège des ouvriers des grandes usines de la région parisienne.

Judi dernier, au Vélodrome d'Hiver, une foule énorme et enthousiaste, a salué la délégation du Gouvernement Espagnol qui venait à Paris pour demander une aide efficace aux républicains. Sur notre photo : (de gauche à droite) : la PASIONARIA, BELIN, Secrétaire de la C. G. T. André MARTY et André RIBARD à la tribune.

Dimanche dernier, à Luna-Park, la Fédération Socialiste de la Seine a célébré l'anniversaire de la République. A cette occasion, Léon BLUM (à la tribune), a prononcé un important discours sur la question du soutien de la République espagnole.

La XXII^e Journée internationale des Jeunes à Moscou. Une colonne de pionniers promus « Jeunes tireurs Vorochilov » (tireurs brevetés) sur la Place Rouge.

Henri SELLIER, Ministre de la Santé Publique, a rendu visite, au cours de son voyage d'études, au commissaire du peuple KANTOROVITCH, à Moscou. De gauche à droite : KANTOROVITCH, professeur VERICHOFF et H. SELLIER.



Au lendemain des magnifiques mouvements grévistes, nous avons été obligés de subir de la part de nos fournisseurs des hausses de prix plus ou moins justifiées.

Presque tous les journaux ont alors augmenté leur prix de vente. Nous avons fait l'impossible pour maintenir notre prix actuel. Mais de nouvelles et lourdes hausses nous contraignent, si nous voulons continuer notre tâche et donner à nos lecteurs un journal de qualité, à porter notre prix de vente à 1 fr. 25 à partir du prochain numéro (N° 140).

La différence est minime comparativement aux charges nouvelles que nous subissons, mais nous comptons avec la montée constante de notre tirage et aussi sur l'aide de nos lecteurs pour accélérer cette montée.

Aussi « Regards » continuera à être l'illustré le moins cher et le mieux fait.

Nous sommes certains que nos amis lecteurs comprendront cette décision nécessaire, car ils savent que « Regards » ne vit que du produit de sa vente et ils nous aideront à augmenter les recettes en recrutant toujours plus de lecteurs.

CHAQUE LECTEUR PEUT EVITER LES EFFETS DE LA HAUSSE ET NOUS AIDER EN MEME TEMPS. CAR, MOMENTANEMENT, LE PRIX DES ABONNEMENTS N'EST PAS AUGMENTE ET POUR UN ABONNEMENT D'UN AN A 40 FRANCS VOUS GAGNEREZ 25 FRANCS SUR LE PRIX D'ACHAT AU NUMERO.

Amis lecteurs, faites une sérieuse économie, aidez-nous en vous abonnant immédiatement et en abonnant vos amis !

PAIX
A
DE

Bruxelles.

R
ESTER
DER
bande
l'imme
milita
magnifique
jets d'eau il
allées une f
mense build
gues du m
parlera le l
uns viennent
et d'Amériq
et les synd
tuts, l'imme
genre huma

Tout à l
des Fêtes,
pacifique. L
sages de pa
riot, Lord C

Combien
tre ici étai
semblement
pas évoquer
années, pre
étions à A
nait de sa
ble assembl
c'est vrai :
ble sans l
d'Amsterda

Il fallait
vrière, rass
qui sont t
douloureuse
guerre.

PAIX SUR TERRE AUX HOMMES DE VOLONTE

PAR GABRIEL PERI

Bruxelles, 4 septembre.

RESTEZ UNIS, VOUS SAUVEGARDEREZ LA PAIX ! Une grande banderole bleue étale au-dessus de l'immense palais du Centenaire militant sous les feux des sunlights, magnifique parmi les lampadaires et les jets d'eau illuminés. Le long des grandes allées une foule joyeuse monte vers l'immense building. Elle parle toutes les langues du monde, et tout à l'heure, elle parlera le langage unique de la Paix. Les uns viennent d'Europe et d'autres d'Asie et d'Amérique. Ils représentent les partis et les syndicats, les églises et les instituts, l'immense, l'écrasante majorité du genre humain.

Tout à l'heure, réunis dans le Palais des Fêtes, ils écouteront une symphonie pacifique. Puis ils acclameront les messages de paix que liront devant eux Herriot, Lord Cecil, Schwernik, Pierre Cot.

Combien parmi ceux que l'on rencontre ici étaient déjà dans un autre Rassemblement dont il est impossible de ne pas évoquer le souvenir : il y a quatre années, presque à la même époque, nous étions à Amsterdam, et Barbusse dominait de sa grande stature cette inoubliable assemblée. Il faut le dire parce que c'est vrai : Bruxelles n'eût pas été possible sans le grandiose commencement d'Amsterdam.

Il fallait d'abord unir la classe ouvrière, rassembler les déshérités, ceux qui sont toujours les victimes les plus douloureuses et les plus nombreuses de la guerre.

Il fallait d'abord unir les plus ardents, ceux qui chantent l'« Internationale », ceux qui ont consacré le meilleur d'eux-mêmes à la lutte contre le militarisme.

Maintenant, c'est autre chose que nous avons à faire. Il y a dans le monde une majorité d'amis et de défenseurs de la paix. Ils appartiennent à toutes les classes. Ils se réclament de toutes les confessions, de toutes les doctrines. Ils se sont donnés rendez-vous à Bruxelles. Cette entreprise a réussi. Les amis de la Paix ont été exacts à la rencontre. C'est un premier résultat et il n'est pas négligeable...

Mais les hommes ainsi rassemblés devaient s'unir autour d'un programme. Entreprise malaisée. Qui donc aurait pu prévoir que des radicaux et des communistes, des conservateurs et des libéraux, des socialistes et des catholiques, pourraient s'accorder sur une Charte commune ? Pour le croire, pour l'espérer, il fallait croire au miracle. Or, le miracle s'est accompli. Ce programme existe et quatre préceptes le définissent. La majorité de l'univers croit que les traités doivent être respectés si l'on veut sauvegarder la paix. Elle croit que la Société des Nations doit être renforcée dans le sens de la sécurité collective et de l'assistance mutuelle. Elle est convaincue qu'il faut arrêter la course aux armements. Elle affirme qu'il faut créer un organisme apte à remédier aux situations susceptibles de mettre en danger la paix internationale.

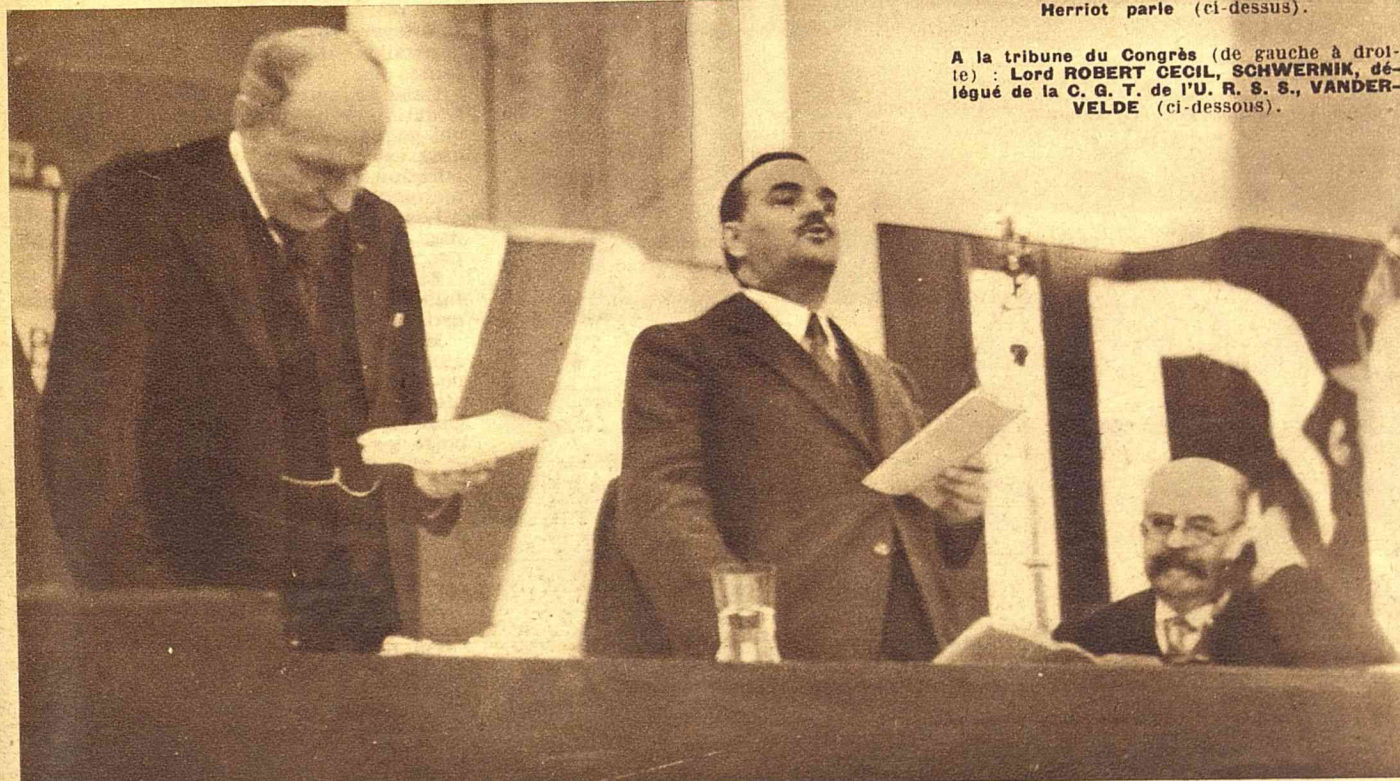
Vous trouvez que ce n'est rien ? N'oubliez pas que les grandes controverses internationales de ces derniers mois por-

tent toutes exactement sur ces sujets. Supposez que les règles énoncées par le Congrès de Bruxelles soient entrées dans la loi internationale, se soient intégrées à elles : les coups portés à la paix par les fauteurs d'aventure eussent été impossibles. Disons plus : au fond, demain à Genève, à la Conférence des Cinq, sur quoi faudra-t-il se prononcer ? Mais très exactement sur les problèmes que vient de résoudre le Congrès de Bruxelles. Les puissances — dans tous les cas les puissances démocratiques — ne pourront plus s'abriter derrière de mauvais prétextes.



Herriot parle (ci-dessus).

A la tribune du Congrès (de gauche à droite) : Lord ROBERT CECIL, SCHWERNIK, délégué de la C. G. T. de l'U. R. S. S., VANDERVELDE (ci-dessous).



Les gouvernements ne pourront plus dire : nos opinions publiques nous retiennent sur la voie de la sécurité collective !... Désormais, chaque réticence, chaque hésitation dans la pratique de cette politique sera comme une violation ouverte de la volonté populaire.

On heurtera la volonté de la majorité du genre humain. Ou bien l'on pratiquera courageusement la politique de la sécurité collective et de l'Assistance Mutuelle. Impossible de se défilier. Impossible de rechercher les faux-fuyants. Inutile d'invoquer des prétextes. Il n'y a plus de prétexte.

On comprendra qu'un plébiscite de ce genre, pour être efficace et impressionnant, pour exercer ses répercussions sur tous les gouvernements, devrait bénéficier d'une ratification beaucoup plus large que la ratification de ceux qui chantent l'« Internationale ».

A Bruxelles, ceux qui d'habitude clament ce chant d'espoir, savent très bien que d'autres à côté d'eux n'aiment pas les accents de notre « Internationale ». Ils n'ont voulu choquer aucune croyance, ni heurter aucune conviction. Ils venaient avec la pensée d'unir. Ils se sont imposé cette discipline en se disant que pour que l'« Internationale » soit le genre humain, il fallait que la Paix régnât sur le monde. Et que la Paix ne l'emporterait que si les hommes savaient s'unir pour l'imposer.

Se rencontrer, s'unir autour d'un programme ! C'est beaucoup, mais ça n'a pas suffi à l'ambition des congressistes.

Car, enfin, il est très bien de maudire la guerre. Il est mieux de s'organiser pour en interdire l'éclosion. Il est utile de condamner la guerre en général. Il est plus efficace de dénoncer en les démasquant les fauteurs de guerre. Il n'est pas suffisant d'aimer la paix. Il faut être prêt à lutter pour la paix. Le Congrès a reconnu et proclamé cette grande vérité : il n'y aura de Société des Nations capable de juguler l'agresseur, il n'y aura de sécurité collective organisée que dans la mesure où les masses populaires jetteront dans la balance le poids formidable de leur puissance pacifique unie.

Je vous ai dit que dans ce concours immense d'hommes et de femmes du monde entier l'esprit d'union, le sentiment du respect mutuel, avaient dominé toutes les autres préoccupations.

Mais les défenseurs de la Paix en toutes circonstances de temps et de lieu savent reconnaître leurs amis et leurs alliés. L'immense majorité des congressistes était de cœur avec les Républicains espagnols. L'immense majorité des congressistes savait les efforts obstinés que l'union soviétique fait pour la Paix indivisible.

Schwernik et le délégué de l'Espagne ont été chaleureusement acclamés. Quelle éclatante revanche ! Chaque jour, dans toutes les capitales, les ignominies s'accumulent et le venin se distille contre la démocratie soviétique et contre la République espagnole.

Peine perdue ! Lorsque les porte-parole de Madrid et de Moscou se montrent au monde pacifique, le monde pacifique leur crie : « La majorité du genre humain est avec vous ! »

Gabriel PERI.



LE COMPL

Un nouveau Franco partira-t-il

PAR ROBERT-JEAN-LONGUET

Le Maroc est un pays magnifique qui séduit tous ceux qui le parcourent.

Les mosaïques, les fontaines, les couleurs vives et de la lumière intense, éblouissent et empêchent bien des voyageurs de voir la misère du peuple marocain.

Et pourtant il n'est pas nécessaire de pénétrer sous une « khaima » (tente), dans un douar ou dans une mesure de terre et de paille, pour voir l'effroyable misère des fellahs, des artisans, des ouvriers.

Cette misère, elle est partout. Dans les rues, le long des routes, à la ville, dans les campagnes. Le soir, les rues sont jonchées de petits corps d'enfants qui dorment là, à même la terre, un vieux sac troué en guise de couverture.

A chacun de mes voyages — d'année en année — j'ai pu constater l'aggravation constante de cette misère et la carence totale de la Résidence.

De temps en temps, la misère est tellement visible et les menaces d'épidémies si grandes que la grande presse d'information, commence à s'émouvoir et signale le danger qui menace... les Européens.

Chaque fois à mon retour, je signale ces faits soit au Résident lorsqu'il est à Paris, soit au Quai d'Orsay, où les hauts fonctionnaires arabophobes, dirigent toujours en maîtres...

Je viens de parcourir à nouveau ce Maroc que j'aime tant, et je jette une fois de plus un cri d'alarme.

Déjà en 1933, j'avais publié une brochure qui se terminait par cet appel : « Qu'attend-t-on pour agir ? La révolte de la misère ? »

Les autorités, chaque fois, ont été averties, nos amis aussi.

Aujourd'hui la situation est autrement grave. Il faut que quelque chose soit fait

Ci-contre à gauche :
Jeune Arabe travaillant aux docks silos de Fès à 1 fr. 25 pour une journée de 12 heures. Les docks silos qui comprennent plusieurs cellules octogonales pour la conservation du blé ont été construits par l'Etat pour les colons.

Ci-dessous :
Le village de Moulay Yacoub, célèbre par ses eaux sulfureuses.

pour le peuple marocain et tout de suite Attendre encore serait criminel. Il faut avoir le courage de le dire.

Dès mon retour, j'ai rendu compte de mon voyage à M. Viénot, au Quai d'Orsay et j'ai, d'autre part, pu donner la plus large publicité à mes informations, grâce au *Petit Journal*, à *l'Œuvre* et à *l'Humanité*. Ainsi, ces hauts fonctionnaires ne peuvent nier, avoir eu connaissance de la gravité de la situation.

Ce que j'ai vu ?

D'abord l'épouvantable misère des fellahs et des artisans.

Dans les campagnes, pour le paiement de l'impôt, le caïd et le contrôleur civil font saisir la tente « La khaima » qui abrite toute une famille, misérable, affamée. Le prix de vente ne s'élève pas au dixième de la valeur de l'objet. Faits courants.

J'ai vu une misérable femme qui cherchait en vain à vendre la natte sur laquelle elle couche pour payer son impôt et obtenir la liberté de son mari, incarcéré par le caïd parce qu'il n'avait pu payer le « testib » (impôt sur le rendement du sol).

La misère des ouvriers est aussi grande. Les malheureux, aux docks silos de Fès, gagnent de 2 fr. 50 à 4 francs par jour — des ouvriers spécialisés qui fabriquent entièrement des boîtes de conserves, avec des machines perfectionnées! Ils travaillent 10 à 12 heures.

Les ouvrières qui trient les petits pois gagnent encore moins — de 1 fr. 50 à 3 francs par jour pour 12 heures de travail. Une demi-heure pour déjeuner. Elles habitent à 7 kilomètres des Docks silos, c'est donc chaque jour 14 kilomètres qu'elles doivent parcourir sur leurs pieds nus. Les fillettes de dix à douze ans n'y sont pas rares.

La saison des légumes passée c'est la morte-saison pour ces ouvrières indigènes. Elles sont alors réduites, pour vivre, à la prostitution.

Veut-on savoir ce que représente un salaire de 1 fr. 50 à 3 francs à Fès? Le pain se vend au Maroc actuellement 1 fr. 90 le kilo!

Chez les artisans, la misère est aussi atroce. La nombreuse corporation des cordonniers de Fès comprend 7.000 personnes — dont 700 sont absolument sans travail.

Pour diminuer les frais, les artisans se groupent pour travailler à quelques-uns dans un même atelier.

L'un d'eux m'a raconté qu'il avait dû vendre son pantalon pour acheter du pain à ses enfants.

Un autre, qui ne pouvait payer son loyer, a donné en acompte à son propriétaire un modeste matelas et deux oreillers.

Un cordonnier gagne 3 à 5 francs par jour en travaillant 12 heures.

Il n'arrive à payer ni ses impôts, ni son loyer, surtout s'il a — c'est le cas général — une femme et plusieurs enfants.

Dans les autres branches artisanales, la situation est la même. Chez les teinturiers qui gagnaient 10 à 15 francs par jour, le gain est tombé à 3 et 4 francs. La corporation qui comptait 700 membres est maintenant réduite à 300.

Les moulins, qui existaient nombreux dans chaque quartier, ferment leurs portes, ruinant toute une corporation.

Et l'on pourrait à l'infini énumérer ces faits qui montrent la navrante misère des artisans marocains...

M. Peyrouton, qui a accordé 40 millions aux colons, n'a pu trouver que 50.000 fr. pour les artisans — alors que le peuple marocain paye 90 pour cent des impôts. Dans la corporation du cuir qui comprend outre les 7.000 cordonniers, 3.000 tanneurs et autant de vendeurs et crieurs (vente à la criée), 90 seulement ont touché un secours de 100 francs!

Et, comble de l'hypocrisie! dès qu'un secours est accordé, l'agent du fisc est prévenu. Il se précipite chez le malheureux pour récupérer l'impôt en retard.

J'aurais bien d'autres exemples à donner ainsi que des chiffres...

On ne s'étonnera pas de lire dans les journaux marocains des faits-divers tels que celui-ci :

MISERE PHYSIOLOGIQUE
Le gardien de la paix Daguzon a recueilli un indigène, couché en bordure du jardin Biarnay, et qui paraissait dans un degré d'affaiblissement extrême.



PLOT PEYROUTON

rtira t-il demain du Maroc Français ?

Le malheureux a été transporté à l'hôpital Cocard (l'hôpital de Fez) où le service a diagnostiqué un cas de misère physiologique et a fait hospitaliser l'homme qui paraît âgé de 35 ans.

La misère, je l'ai vue à Moulay-Yacoub, petit village aux eaux sulfureuses, où sur une population de 4 à 500 habitants, deux cents, maigres, squelettiques, sont des mendiants qui vivent uniquement de la charité des visiteurs arabes ou européens. Beaucoup sont des chômeurs qui sont venus échouer là. Car il ne reste aux chômeurs marocains qu'à mourir de faim. Aucun secours ne leur est accordé.

Les 2.000 chômeurs européens de Casablanca, les 600 chômeurs européens de Fez eux ne sont pas heureux, certes, mais ils touchent 16 francs par jour !

PEYROUTON ET FRANCO

C'est donc dans un pays en pleine crise que l'on a laissé s'installer Monsieur Peyrouton, le Satrape.

Et voici qu'à cette crise économique un événement politique de la plus grande importance pour le Maroc français est venu s'ajouter : le général fasciste Franco a déclenché l'insurrection au Maroc espagnol.

Des faits d'une extrême gravité ont été commis par M. Peyrouton et qui auraient dû déterminer des sanctions immédiates contre leur auteur.

Dès le début de la sédition, le satrape Peyrouton, avec l'approbation du Conseil de la Banque du Maroc autorisa et facilita le versement, non pas de 300.000 fr. comme on l'a écrit, mais de 300.000 pesetas, au señor Franco.

Ce ne fut là qu'un premier acte de solidarité et de sympathie.

Si Peyrouton n'alla pas jusqu'à recevoir personnellement l'ancien consul espagnol, Y. de la Plana, partisan et agent de Franco, il l'a fait et le fait encore recevoir par des hauts fonctionnaires, Benazet, Spillmann qui ne sont que personnes interposées entre le Résident général et le représentant du fascisme espagnol.

De La Plana ne cesse de faire le trajet entre Tetouan, Rabat, Fez et Tazza.

Trois jours avant mon arrivée, l'agent de Franco se trouvait à Fez où il rencontrait un des chefs Croix de Feu.

Son activité incessante, son entente avec les hommes de Peyrouton, a pour résultat l'envoi de wagons entiers de céréales, pommes de terre, de melons, de vivres de toute espèce aux insurgés espagnols. Ces wagons passent la frontière — soi-disant fermée — du Rif.

Des camions de bière et d'essence prennent la même destination.

Le ravitaillement se poursuit d'une manière intense entre Mezzane et Chechaouenne et entre Berkane et Melilla.

MM. Benazet et Spillmann, respectivement colonel et capitaine et directeur et sous-directeur du cabinet politique de M. Peyrouton, se sont rendus à plusieurs reprises à la frontière et ceci après leurs entrevues avec l'agent de Franco, La Plana. Mais ce n'est pas tout. Les officiers fascistes s'efforcent d'aider Franco par le recrutement des indigènes de la zone française. Pendant mon séjour à Fez, un autre agent de Franco — un vieil Espagnol, ancien médecin de Moulay Hafid, le docteur Cortès, actuellement installé dentiste près de la porte de Bou Jeloud — a fait deux voyages entre Tetouan et Fez, rapportant des lettres pour des officiers et l'état-major français.

Puis le docteur Cortès, probablement couvert par l'autorité militaire, s'est mis en rapport avec des Arabes influents, leur demandant leur aide pour recruter dans les tribus de la région.

Ainsi les rebelles de Franco recrutent en Maroc français, et M. Peyrouton les aide ou les laisse faire.

En même temps, M. Peyrouton paralyse l'action du nouveau consul espagnol républicain à Rabat, M. Arno.

Le consul loyal de l'Espagne ne peut plus correspondre avec Madrid : « Toutes mes lettres, m'a-t-il dit, sont interceptées par la résidence et l'ancien consul fasciste a donné les codes secrets à la Résidence ».

A mon retour, dès notre atterrissage à Alicante, j'ai tenu à mettre au courant de ces faits scandaleux le gouverneur civil de la Ville, homme sympathique jeune et énergique — qui téléphona immédiatement à Madrid.

Voici encore un fait qui prouve que M. Peyrouton est complice des rebelles, et un agent actif de lutte antirépublicaine au Maroc.

Dès le début du coup de force, quatre aviateurs républicains espagnols loyaux s'en furent à bord de deux appareils militaires tout équipés.

L'un d'eux atterrit à Port-Lyautey, l'autre, ayant à bord un capitaine et un sergent — que j'ai vu — atterrit Tazza.

Ces deux appareils ont été confisqués par Peyrouton. Ils le sont encore.

LE DANGER CROIX DE FEU

M. Peyrouton, agent de Franco, s'appuie sur les « Croix de Feu ». Quarante-vingt pour cent des officiers et hauts fonctionnaires sont Croix de Feu. Ces fascistes se montrent tous pleins de morgue

et impatients de suivre l'exemple de Franco.

Dès le 2 août au soir s'est tenue à Meknès une réunion d'officiers Croix de Feu, préparant un putsch. Un officier qui assistait à la réunion, le colonel Rochas, ne voulut pas les suivre. Il prit sa voiture et alerta la résidence. Peyrouton « trouva l'opération prématurée ». Aucune sanction n'a été prise. M. Peyrouton, averti du complot Croix de Feu a laissé faire.

A Rabat, les Croix de Feu attirent de nombreux arabes et leur expliquent que le gouvernement Blum, gouvernement de Juifs et d'usuriers, ne représente pas la France et qu'il faudra un jour prochain, marcher avec eux, contre lui.

Nos amis, qui ne reçoivent aucune aide, aucun appui officiel, ont une peine inouïe à combattre ces néfastes influences.

Nous devons nous demander aussi ce que font dans la Medina — la ville indigène — à Fez, des chefs Croix de Feu, le colon des Isnards et son coadjuteur Bouillon — journaliste, directeur de la *Dépêche de Fez*.

Leur présence presque quotidienne et souvent à des heures tardives indique l'intensité de leurs efforts auprès des arabes. Le danger est grave, le danger est pressant.

L'ex-commandant Bertrand (Croix de Feu), ancien officier de la « Région » de Fez, aujourd'hui homme d'affaires influent, parlant parfaitement l'arabe a dit : « NOUS AVONS REÇU L'ORDRE DE NOUS TENIR PRETS POUR AGIR DANS LA QUINZAINE, SELON LES EVENEMENTS ».

Que signifient ces voyages « incognito » de M. Peyrouton, effectués par une chaleur torride, à Fez, Meknès, Marrakech, Safi, Mogador et jusqu'aux portes du désert à Taroudant ? Pourquoi ces visites aux Caïds et Pachas ?

Pourquoi Peyrouton est-il venu à Fez, notamment, pour rendre visite à ce marabout influent sur certaines tribus du moyen Atlas, à Si Abdel Kebir Kittani, alors que quelques semaines auparavant, il avait refusé à ce même marabout non seulement de le recevoir, mais de l'autoriser à faire une quête pour ses œuvres ?

Pourquoi aussi l'autorité militaire qui contrôle si sévèrement la région des Zaïans, tribus berbères de 200.000 âmes — habitant le triangle Azrou-Kasba-Tadda-Midelt, laisse-t-elle se constituer des dépôts d'armes clandestins ?

Ne peut-on pas penser que Peyrouton et les hauts officiers fascistes qui laissent armer les indigènes rêvent d'imiter Franco.

On a vu à Meknès la Légion étrangère, officiers en tête, crier : « Vive Hitler, mort aux Juifs ! ». Une expédition du Tercio se prépare-t-elle ?

Le capital-chef aviateur Belzacq s'est enfilé avec un avion militaire tout équipé. Notre presse s'est empressée dans un style entortillé de convaincre le public qu'il s'agissait de l'acte d'un neurasthénique, que le malheureux avait dû se perdre en mer.

Or le capitaine Belzacq a bel et bien atterri, sans hésitation à Tetouan, chez Franco.

M. Peyrouton qui laisse désertir les aviateurs chez Franco laisse aussi l'Italie faire une propagande acharnée chez les indigènes, distribuant de magnifiques albums de photographies, représentant les Mosquées, les écoles pour indigènes. Les hôpitaux pour indigènes qu'elle a construits.

La république espagnole, qui n'a presque rien fait pour les Rifains, paie aujourd'hui lourdement sa carence. Que cela nous serve de leçon avant qu'il ne soit trop tard !

Or le gouvernement de M. Peyrouton, comme les gouvernements qui l'ont précédé n'a rien fait pour les indigènes.

Au lieu de mener le combat acharné contre le paludisme ; pour prendre un exemple, voici ce que fait paraître dans les grands quotidiens le service antipaludique.

Cette coupure est extraite de la *Vie Marocaine*, du 20 août 1936 :

Colons, bâtissez vos fermes sur des hauteurs, loin des marécages, présentez leur façade aux vents dominants.

ELOIGNEZ LE DOUAR DE VOS OUVRIERS INDIGENES QUI CONSTITUENT LE DANGEREUX « RESERVOIR DE VIRUS » DU PALUDISME.

(Direction de la S. H. P. Service antipaludique).

Cependant, Franco a cherché à consolider sa position au Maroc espagnol. Il a donné la liberté de la presse et autorisé la création d'un grand journal en arabe : *Le Riff*. Il a promis de placer



M. Peyrouton, résident général au Maroc.

des intellectuels marocains à la tête des divers services indigènes.

POUR UNE POLITIQUE INDIGÈNE IMMÉDIAT

Délibérément, le gouvernement de M. Peyrouton et le Quai d'Orsay ignorent la misère du peuple marocain.

Les fonctionnaires Croix de Feu du Maroc et leurs amis de Paris ne renseignent pas nos ministres.

C'est ainsi qu'au Quai d'Orsay, il m'est dit que mes amis de Tetouan — en citant les noms, sont arrêtés par Franco — or j'ai diné à Fez avec l'un des soi-disant intimes, l'on me dit : « C'est sans doute un agent de notre contre-espionnage. » Est-ce vrai ? Mais alors, le contre-espionnage va-t-il jusqu'au recrutement de Marocains de la zone française pour Franco ?

Le Quai d'Orsay m'affirme que le ravitaillement de la zone espagnole existe dans mon imagination, puisque les fonctionnaires de là-bas ont fait des rapports dans ce sens au ministre. Mais les chemins du Maroc sont bien renseignés et ils sont honnêtes.

Quant à l'interception des lettres du consul d'Espagne « qui prouve que c'est la résidence et que ce n'est pas en Espagne ? » me répond-on aux Affaires étrangères. « Madrid n'a aucune liaison ni avec Barcelone, ni avec Alicante, elle ne peut donc en avoir avec Rabat ».

S'il était besoin de montrer l'inanité de tels propos, il suffirait de dire que lors de ma visite au gouverneur civil à Ali-cante — en l'espace de trois-quarts d'heure, il a communiqué téléphoniquement trois fois devant moi avec Madrid.

Il faut faire un vaste nettoyage. Il faut mettre les factieux en disponibilité, à Fez comme à Paris.

Et puis il faut tout de suite, sans tergiverser, secourir la grande misère marocaine. L'argent est là. Ce sont les revenus des biens « Habous » bien constitués par des mourants, dont les revenus sont destinés à secourir les misérables.

Ils rapportent actuellement un minimum de 20 millions et sont détournés de leur destination.

Ils servent surtout à avancer des sommes énormes aux colons !

Et puis il faut donner un minimum de liberté au peuple marocain.

Le Maroc attend depuis trop longtemps que l'on veuille bien étudier et appliquer, au moins en partie, le plan de réformes marocaines présenté au président du Conseil en 1934, par Jean Longuet, de Tesson, Jean Piot et Pierre Renaudel.

Le peuple marocain attend :

La liberté de la presse,
La liberté syndicale,
La journée de 8 heures,
Une vraie justice
Le droit à l'enseignement.

Il attend également que l'on fasse passer un large courant d'air républicain dans l'administration. Il attend le départ des factieux et la démilitarisation de certaines régions calmes, en état de siège depuis 1912, comme la région de Fez, par exemple.

Assez d'arbitraire ! Assez d'officiers Croix de Feu qu'on laisse se préparer à imiter Franco.

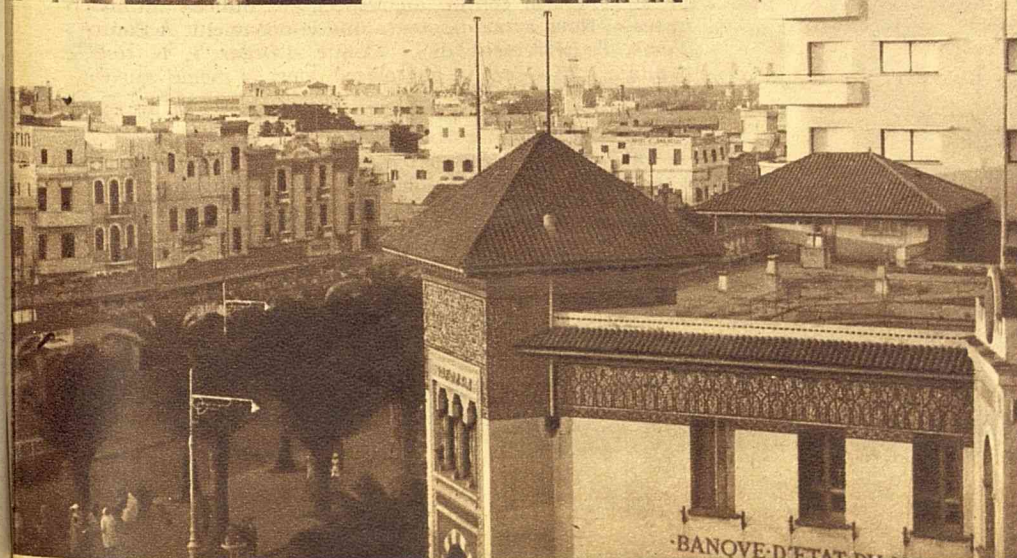
Que Peyrouton soit rappelé, avec le colonel Benazet et le capitaine Spillmann et qu'ils ne soient pas remplacés par un général fasciste comme l'arabophobe Nogues, qui a déjà montré à la Direction des Affaires indigènes du Maroc en 1931, ce dont il était capable !

La paix mondiale et le sort de la république française dépendent de notre politique libérale et juste au Maroc.

Et cette politique ne doit pas commencer demain, mais aujourd'hui.



Ci-dessous : A Casablanca, la Banque d'Etat du Maroc. Ci-contre à gauche : Un gourbi et famille arabe, au village des « Ouled Aïn » (« Les enfants de la fête »), entre Fès et Moulay Yacoub.

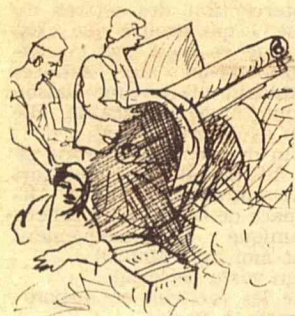


A TOLEDE



SOUS LE FEU DE L'ALCAZAR

D'un de nos envoyés spéciaux Jean LURÇAT



L'ALCAZAR semblait en feu. Illusion. Erreur due à ce fait que la batterie qui a pris comme mission d'abattre les quatre tours et les étages supérieurs d'où les mitrailleurs factieux pouvaient encore commander la gare, la place, un pont et quelques rues, abattait à chaque coup un pan de mur et soulevait d'énormes nuages de poussières et de gravats. Il convient de le

noter : l'artillerie républicaine centrait magnifiquement son tir. A 100 mètres des points de chute des projectiles, nous étions aussi en sûreté que dans ce café où j'écris. En sûreté (!), relativement à ces obus, s'entend ! Pour le reste, balles et projectiles des obusiers, le problème change. Mais je n'ai aucun goût à vouloir monter en épingle, ici, les dangers que court un reporter à collectionner les images.

Cinquante mètres à passer au petit galop, et, au petit bonheur la chance, vous atteignez une zone relativement sûre. La première barricade sud est sur la place Zocodover. Une section de milices l'occupe, soutenue par une section de mitrailleuses.

Ici, les deux parties sont si proches qu'il n'est plus question de dissimuler et positions de tir et effectifs. On pourrait, on peut s'interpeller de la voix et du geste. Certaines pièces des maisons de la place où sont placés les observateurs, vous les reconnaîtrez à leurs lampes allumées toute la nuit. Dans le square, pour éclairer les éboulis de quelques immeubles en ruines, nos camarades ont installé, protégés du côté ennemi par de grosses plaques blindées, plusieurs projecteurs qui noient d'une lumière cruelle les moindres pierres ou passages. Installer ce matériel délicat à 20 mètres à peine des créneaux de l'ennemi vous donne une des mesures du courage des milices.

♦ ♦

Par des ruelles si cuisantes qu'il me semble rôder dans les pires gourbis de Biskra, nous gagnons la grande barricade nord. La nuit est tombée, mais les murs nous renvoient une chaleur lourde accumulée durant tout le jour. Certains miliciens sont nus jusqu'à la ceinture. Les grosses autos blindées, comme de grosses taupes échouées, n'ont d'éclairée que la meurtrière de la tou-

relle par où, d'intervalles en intervalles, jaillit le feu sec de leur Maxim. Elles se sont rangées, flanquant la barricade, face aux murs de l'Alcazar, à 50 mètres donc de ses fusils. De temps à autre une balle pète sur leur cuirasse. Il faut se défilier, le long des magasins fermés et déchiquetés, pour les atteindre.

J'ai besoin de lumière. Enjambant les matelas crevés et cette machine à coudre culbutée au milieu des caisses



Ici les deux partis sont si proches qu'il n'est pas possible de dissimuler les positions et les effectifs.

de munitions, j'atteins en quelques sauts la porte du bloc blindé. Par geste, j'indique la bougie. D'un autre geste le mitrailleur me fait signe « entres ». J'écris alors assis à terre, avec comme table le siège du chauffeur, certaines de ces notes. Debout, m'enjambant presque, le mitrailleur de minute en minute lâche une demi-banque sur les ruines d'en face.

On est inquiet sur la barricade. Pour la première fois depuis 20 jours, des fusées ont été lancées des cours du château. Leur lueur verte se balade, en clignotant, sur les murs, les vérandas crevées, les rideaux battant sur les grilles des balcons. Si l'on est inquiet, c'est que le milicien apprend chaque jour les petits usages quotidiens de la guerre. Les fusées le déconcertent. Serait-ce un signal à quelque groupe fasciste embusqué encore dans la ville ? ou un signe de reddition ?

Téléphone. Une section des gardes d'assaut arrive au petit trot, installe deux mortiers Brandt et le pilonnage commence. Il durera toute la nuit.

...Je suis peintre, et je comprend ceux de mes amis qui s'inquiètent devant le danger que courent des merveilles artistiques.

Je leur réponds ceci :

« Tolède, qui est une des villes les plus pathétiques du monde : qui est aussi la vie d'El Greco, Tolède n'est plus menacée dans sa chair et ses œuvres d'art. L'ébéniste de tout à l'heure nous a mené à la maison d'El Greco. Pas une écorniflure. Le musée est fermé. Sur la porte « Maison confiée au respect des milices antifascistes ». Nous avons photographié le document. A Santo Tomé, l'enterrement du « Comte d'Orgaz », la toile capitale d'El Greco a été placée sous la même sauvegarde.

Ce qui est démolé à Tolède, c'est l'Alcazar. Mais qu'est-ce que l'Alcazar ? Rien d'essentiel. Une reconstitution d'ailleurs. Le Front Populaire veille sur le reste, et ce reste, c'est précisément tout ce qu'il y avait d'important.

♦ ♦

Il nous a fallu visiter la ville. L'anar, le syndiqué de la C. N. T., le républicain ancien guide interprète, l'ont positivement exigé de nous. Chacun ici connaît son Tolède sur le bout du doigt, et nul ne s'étonne à quelques pas de cette fusillade, de nous voir nous arrêter devant un portail du XVI.

Personne de rencontre relief ou renlage perdu, la nuit à l' Elle est ferm

Le Secrét s'est battu s curé fortifié étonnez poin fice.

Je m'éton sculpté, soit grabuge. A nées, crevée roge le Sec et nous nou

« Dès les commission rien a été d

L'insensé sur une seu

Revenons régulier. A nous avons 16 ans qui s de liaison, raisin. Clara lait qui nou A côté d'el Elle se lève brasse et p la table. M gent, avec dit-on, se b la Révoluti cette femm bras Clara.

Nous son tère étran de rues. P appareil in fournissant terminée, r thoven, du dant une l je suis, ha au tonnerr tranchées Ce matin, de la roma

Et pour au pied m taller sous surgé qui a les nouvei thoven, Sc

Personne d'ailleurs, dans cette Espagne, ne se frotte de rencontrer un groupe armé accroupi devant un bas-relief ou remuant un tableau. Un exemple : Dans un village perdu, à 80 kilomètres de Madrid, nous passons la nuit à l'hôpital du Front Populaire. J'avise l'Eglise. Elle est fermée. Nous demandons à visiter.

Le Secrétaire du Comité Militaire nous explique qu'on s'est battu sur le perron contre quelques fascistes et le curé fortifiés à l'intérieur. La rébellion matée, ne vous étonnez point qu'on ait fait quelques fracas dans l'édifice.

Je m'étonne qu'un immense autel, baroque, en bois sculpté, soit resté rigoureusement intact dans tout ce grabuge. A terre, quelques toiles peintes gisent, piétinées, crevées. Je les examine. Aucune valeur. J'interroge le Secrétaire du Comité sur ces étranges débris, et nous nous entendons répondre :

« Dès les premières heures, nous avons fondé une commission de triage des œuvres d'art; ce qui ne valait rien a été détruit. »

L'insensé est que ces hommes ne se sont pas trompés sur une seule pièce !...

♦ ♦

Revenons à Tolède. L'ordre règne. Le ravitaillement est régulier. A la table d'hôte, si j'ose dire, des miliciens, nous avons reçu de la main des volontaires de 14 à 16 ans qui servent, nettoient les locaux, servent d'agents de liaison, vin, pain, lentilles au lard, deux biftecks, raisin. Clara Malraux s'étonne de la qualité du café au lait qui nous est servi. Il est en effet de premier ordre. A côté d'elle, une milicienne nous regarde gravement. Elle se lève tout à coup, serre Clara dans ses bras, l'embrasse et part sans un mot. Je regarde, la gorge serrée, la table. Mon regard tombe sur ma fourchette. De l'argent, avec une couonne comtale : S.I.B. L'homme, me dit-on, se balade du côté de Pau, filé trois jours avant la Révolution. Mais je ne puis arracher de ma pensée cette femme qui, sans un mot, vient de serrer dans ses bras Clara.

♦ ♦

Nous sortons. Et c'est ici qu'il faut dire le caractère étrange, capital, de ce spectacle, de cette guerre de rues. Partout la Radio. A la grande barricade, un appareil incrusté dans les sacs ne cesse de fonctionner, fournissant les nouvelles et sitôt l'émission de celles-ci terminée, nous bombardent de disques de Mozart, Beethoven, du meilleur folklore. On tire aux parapets pendant une ballade de Chopin. L'ancien combattant que je suis, habitué aux énormes silences de l'Argonne ou au tonnerre de Verdun, aux murmures, au secret des tranchées feutrées, se prend la tête entre les mains. Ce matin, à 1 heure, les crapouillots ont tiré au son de la romance en fa de Tchaïkovsky.

Et pour en finir. Nos amis, en rampant, sont allés au pied même de l'entrée principale du château, installer sous de grosses pierres un haut-parleur. Et l'insurgé qui agonise lentement, mais sûrement, reçoit ainsi les nouvelles du front et des décharges de Bach, Beethoven, Schumann...

Jean LURÇAT.



Les lignes des miliciens autour de l'Alcazar. Les barricades les plus proches sont à 60 mètres de la citadelle fasciste.



Une milicienne.



Le lieutenant.
(Dessins de Jean Lurçat.)

LES GÉNÉRAUX REBELLES HUMANISENT LA GUERRE...

TEMOIGNAGES RECUEILLIS
PAR J. E. POUTERMAN

La guerre civile en Espagne fournit à la grande presse parisienne l'occasion de frémir quotidiennement d'horreur et d'élever charitablement la voix en faveur de l'« humanisation » de la guerre. Inutile de préciser que cet étalage de sentiments humanitaires a pour but principal de noier les héroïques défenseurs des libertés populaires espagnoles. Ne nous en étonnons pas trop. La campagne menée par la grande presse en faveur des généraux blancs a fait suffisamment scandale dans le monde entier pour qu'il nous soit nécessaire d'y revenir. Les diatribes de Bertrand de Jouvenel en l'honneur de l'héroïsme botté de Franco et Mola, l'exaltation poétique que provoque chez André Salmon la prose radiodiffusée des postes de Burgos et de Séville, et les prouesses des autres « envoyés spéciaux », apôtres de la bonne parole du « tercio » et des « regulares » ne peuvent plus nous émouvoir. Voici, pour aujourd'hui, quelques extraits des articles parus dans un grand journal du soir. Ces témoignages semblent plus édifiants que les dénonciations les plus virulentes écrites à dessein.

BOURREAUX A CŒURS TENDRES...

Sur la grand' place de la ville une petite bande d'hommes pauvrement vêtus est coincée entre deux haies de soldats.

On fait un tri sommaire.

Un jugement plus sommaire encore.

Puis les vaincus sont collés au mur.

Le notable qui nous accueillait tout à l'heure en criant « Viva Espana ! » se démente en dénonçant tantôt celui-ci, tantôt celui-là.

On sent que le notable a eu très peur.

Mais les petits soldats imberbes assistent à ces dénonciations avec un air gêné.

Ils sont là, passant d'un pied sur l'autre, plus graves maintenant que tout à l'heure, lorsqu'ils risquaient leur vie.

Je demande au lieutenant Blamez, un grand diable d'officier très beau garçon dans son uniforme froissé, les pieds nus dans ses mocassins :

— On les fusille ?

Il hausse les épaules avec tristesse.

— Quelques-uns, oui ! Il le faut...

Bertrand DE JOUVENEL, *Paris-Soir* du 23-7.

LA DEFENSE DE LA CIVILISATION

Comme j'avais dans Tolosa, un grand feu monta de la place. Les vainqueurs faisaient un autodafé des livres qu'ils jetaient d'une fenêtre de l'école primaire, foyer rouge, maison sans Dieu !...

Bertrand DE JOUVENEL, *Paris-Soir* du 14-8.

LA GUERRE « HUMANISÉE »

...Au bout d'un quart d'heure, des légionnaires arrivent portant ce qui a tout l'air d'être des ballots de linge sale; les draps qui les enserrant sont tachés de jaune; il s'agit de paquets de soufre; on va les déposer à l'entrée de l'église, déjà fendue par l'écèlement des mines; on y mettra le feu de façon à enfumer les défenseurs et à les forcer de sortir.

Nous sommes entrés dans l'église, nous ne décrivons pas le spectacle que nous y trouvâmes. On avait évidemment pensé à organiser une deuxième ligne de résistance, des camions étaient disposés en carré au centre de l'église, dans le chœur, mais quand les hommes virent monter les vapeurs de soufre, s'estimant perdus, ils ne voulurent pas tomber vivants aux mains de l'ennemi.

Bertrand DE JOUVENEL, *Paris-Soir* du 16-8.

LA « REVOLUTION NATIONALE »

En venant de Saragosse jusqu'ici, j'ai trouvé des draps blancs pendant à l'entrée des villages, signe qu'on avait esquissé une résistance à la colonne Palacios et qu'on a dû capituler. Ni cris, ni saluts, à mon passage. La population n'a pas l'air de sympathiser avec ses vainqueurs.

Bertrand DE JOUVENEL, *Paris-Soir* du 29-7.

ON EXECUTE TOUS LES JOURS

Tous les jours, le général Queipo fait procéder à quelques exécutions capitales de personnalités importantes. Il ne s'en cache pas, il s'en flatte. Tandis que nous parlons ensemble, il regarde sa montre et dit :

— Tenez, en ce moment-ci, on fusille le gouverneur de Cadix et trois de ses principaux collaborateurs.

Bertrand DE JOUVENEL, *Paris-Soir* du 13-8.

LES VAINQUEURS A L'ŒUVRE

Les exécutions ont continué en masse, ces jours derniers, à Badajoz. On estime que le nombre des personnes exécutées dépasse maintenant 1.500. Parmi les victimes de ces exécutions figurent notamment plusieurs officiers qui défendirent la ville contre l'entrée des rebelles : le colonel Cantero, le commandant Henrique Alonso, le capitaine Almandro, le lieutenant Vega et un certain nombre de sous-officiers et de soldats. En même temps, par dizaines, des civils ont été fusillés à proximité des arènes.

Paris-Soir du 18-8.

CANDEUR ET SINCERITE

Des ordres ont été donnés pour que trois membres de chaque famille des membres de l'équipage du navire gouvernemental qui a ouvert le feu sur La Linea soient immédiatement passés par les armes.

Discours du Général QUEIPO de LLANO à Radio-Séville, du 1^{er} septembre.



CETTE HISTOIRE SE PASSE DANS DEUX VILLES

ROMAN

("A TALE OF TWO CITIES")

TRADUCTION ET ADAPTATION DE LOUISE BOVE

LA REVOLUTION FRANÇAISE

vue par

Charles DICKENS

RESUME DES CHAPITRES PRECEDENTS*

M. Jarvis Lorry, de la banque Tellson, de Londres, a aidé autrefois Mlle Manette à faire venir en Angleterre son père, le docteur Manette, qui se cachait faubourg Saint-Antoine chez le marchand de vins Defarge, son ancien serviteur, après de longues années passées au cachot. Plusieurs années après, le docteur, sa fille et M. Lorry déposent à Londres, au procès de Charles Darnay, inculpé de trahison sur les témoignages de deux espions, Roger Cly et John Barsal, et qui est acquitté. A Paris, la voiture d'un marquis écrase dans le faubourg Saint-Antoine un enfant, dont le père, Gaspard, exhale sa douleur. Le marquis reçoit son neveu, arrivé de Londres, et qui n'est autre que Charles Darnay. Celui-ci expose des idées libérales, et ils ont une longue discussion, le marquis étant un homme autoritaire et cruel. Au matin, on le retrouve assassiné dans son lit, un couteau enfoncé dans le cœur. Douze mois plus tard, Charles Darnay, qui s'est fixé à Londres, demande au docteur Manette la main de sa fille, et lui apprend que Charles Darnay n'est pas son véritable nom. A la même époque, l'espion Roger Cly vient de mourir à Londres. Un espion tente une démarche auprès du ménage Defarge déjà prévenu et sur ses gardes. Le peuple s'empare de la Bastille. Defarge et des amis qu'il surnomme Jacques un, Jacques deux, Jacques trois, Jacques quatre, y pénètrent et se rendent à la cellule cent cinq, Tour du Nord.

* Voir Regards, depuis le 9 juillet.

ET, passant son doigt noirci par la poudre sur les lettres : — Et ici, il a écrit : « Un pauvre médecin ». Et c'est lui sans doute qui a gravé le calendrier sur la pierre. Qu'as-tu dans la main ? Une pioche ? Donne-la moi.

Defarge avait encore le boute-feu de son fusil dans sa main. Il l'échangea rapidement avec la pioche et s'approchant de l'escabeau et de la table, les démolit en un instant.

— Tiens la lumière plus haut, dit-il avec colère au géolier. Cherche avec soin dans ces morceaux. Jacques Trois, voici un couteau, ouvre le lit et cherche dans la paille. Mais tiens donc la lumière plus haut, toi.

Après avoir jeté un regard menaçant sur le géolier, Defarge s'accroupit devant l'âtre, frappa sur le sol, essaya de descendre les barreaux. De la poussière et des mortiers tombèrent. Il les écarta, chercha dans les cendres, ainsi que dans une crevasse où son instrument avait glissé.

— Est-ce qu'il y a quelque chose dans la paille ? Jacques ?

— Rien.

— Eh bien, rassemblons tout cela au milieu de la cellule, comme cela, et mets-y le feu, toi.

Le géolier obéit et une flamme s'éleva. Puis ils descendirent dans la grande cour où la foule hurlait toujours. Elle cherchait Defarge. Saint-Antoine voulait que son marchand de vin fût à la tête de ceux qui gardaient le gouverneur qui avait défendu la Bastille et fait tirer sur le peuple, sans quoi cet homme ne serait jamais arrivé vivant à l'Hôtel de Ville où il devait être jugé. Il échapperait ainsi à la justice et le sang du peuple (qui avait brusquement une valeur après tant d'années où il n'avait pas compté) ne serait pas vengé.

Au milieu de cette foule hurlant sa passion autour du vieil officier, sévère dans sa veste grise, il n'y avait qu'un visage calme et c'était celui d'une femme.

— Voyez, c'est là mon mari, cria-t-elle en montrant le marchand de vin du doigt.

Elle était immobile près du vieil officier sévère et elle demeura immobile près de lui quand on l'emmena à travers les rues, quand Defarge et les autres l'emmenèrent, elle resta immobile près de lui quand il approcha du but et quand on commença à le frapper; elle resta immobile près de lui quand il tomba à terre poignardé par vingt personnes; elle était très près de lui et soudain elle mit son pied sur sa gorge et lui coupa la tête avec le couteau qu'elle tenait prêt depuis longtemps.

XIII

Trois années s'écoulèrent ainsi, trois années de tempêtes.

Tous les « Monseigneurs » avaient fui la France qui, selon eux, ne les appréciait pas à leur juste valeur. Comme dans la fable du rustre qui évoque avec beaucoup de peine le diable et qui s'enfuit quand il le voit paraître, ils avaient préféré disparaître.

Le mois d'août 1792 était arrivé et les « Monseigneurs » étaient éparpillés à travers toute l'Europe.

Comme c'était naturel, leur quartier général, à Londres, était la banque Tellson, où les nouvelles qu'on pouvait avoir de France arrivaient rapidement. D'au-

(Voir suite en page 10.)

tre part, Tellson était une maison généreuse et se montrait d'une grande libéralité avec ses anciens clients tombés de leur haute condition. D'autre part encore, les nobles qui avaient flairé l'orage à temps et qui avaient confié leurs biens à Tellson, craignant la confiscation, y rencontraient leurs compatriotes moins heureux. Pour toutes ces raisons, Tellson était à ce moment, pour tout ce qui concernait la France, une sorte de Comptoir d'Echange, et c'était si bien connu du public, que pour satisfaire à la curiosité de celui-ci, les informations étaient affichées aux fenêtres, de manière que les passants de Temple-Bar pussent les lire.

Un après-midi chaud et brumeux, M. Lorry était assis à son bureau cependant que Charles Darnay qui s'y était appuyé, lui parlait à voix basse. Le sombre bureau, qui servait autrefois de salle d'attente, était maintenant le Comptoir d'Echange et il regorgeait de monde. Dans une demi-heure, la banque allait fermer.

— Mais quoique vous soyez l'homme le plus jeune qui ait jamais vécu, dit Darnay en hésitant un peu, il faut pourtant que...

— Je comprends. Je suis trop vieux, dit M. Lorry.

— Le temps incertain, un long voyage, des moyens de communication incommodes, un pays désorganisé, une ville qui n'est pas sûre pour nous...

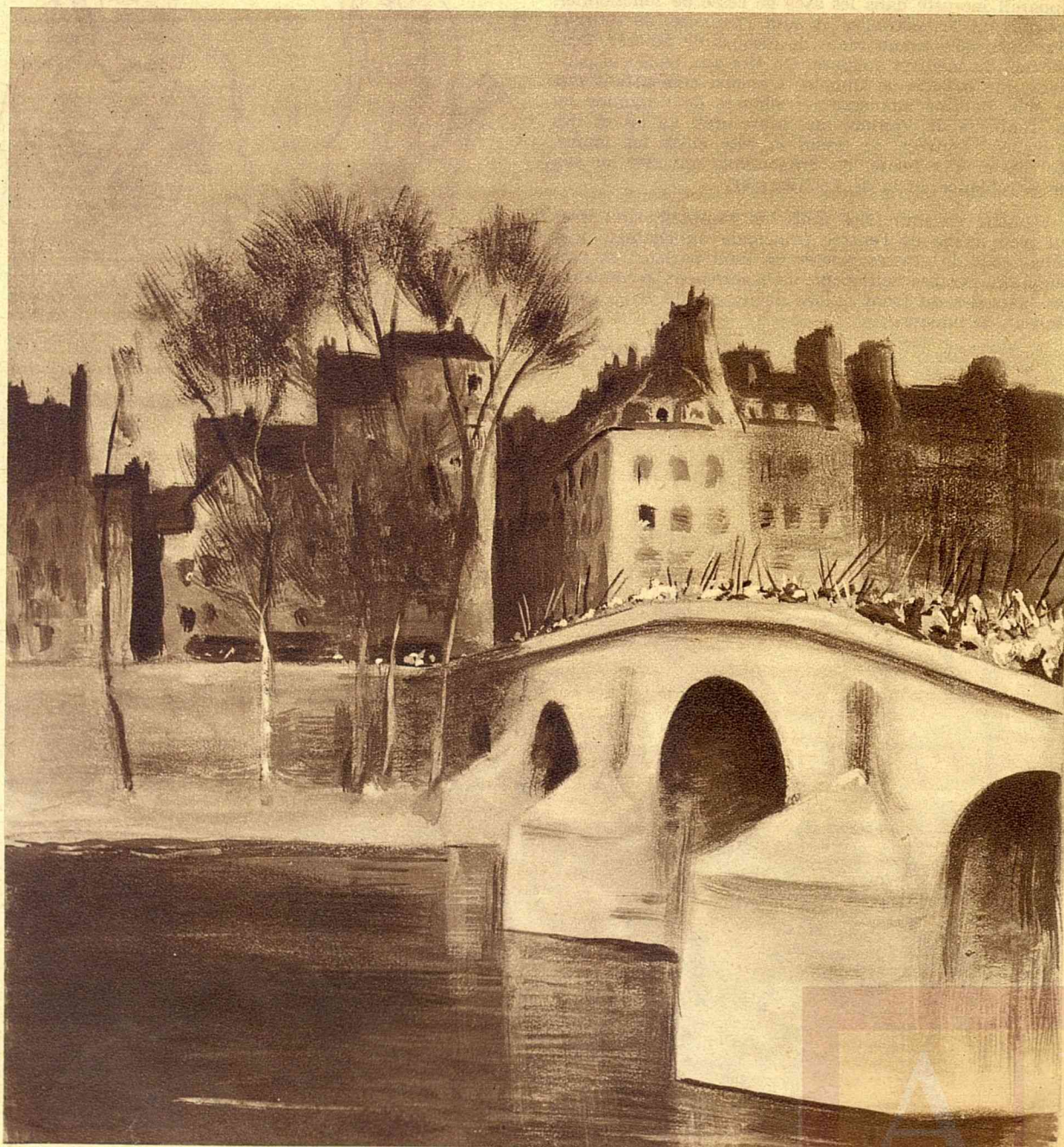
— Mon cher Charles, dit M. Lorry sur un ton de confiance confiante, vous touchez à quelques-unes des raisons qui me feraient partir et non à celles qui m'en empêcheraient. Le pays est assez sûr pour moi; personne ne s'occupera d'un vieillard comme moi, qui a près de quatre-vingts ans, alors qu'il y a tant de gens dont il est plus intéressant de s'occuper. Quant à la désorganisation de la ville, c'est autre chose. Si elle n'était pas désorganisée, il n'y aurait aucune raison pour que Tellson envoie quelqu'un à sa succursale.

— Je voudrais bien partir moi-même, dit Charles Darnay avec agitation.

— Vraiment, vous êtes un drôle de garçon avec votre manie de donner des conseils et de faire des objections, s'exclama M. Lorry. Vous voudriez partir, vous qui êtes Français de naissance !

— Mon cher Monsieur Lorry, c'est parce que je suis Français de naissance que cette pensée m'est souvent venue à l'esprit. Il m'est pénible de rester loin de ce peuple malheureux pour lequel j'ai tant de sympathie et à qui j'ai tout abandonné.

Ce dialogue était échangé dans le bureau habituel de M. Lorry, cependant qu'à deux pas de là Monseigneur expliquait les façons dont il se vengerait de ce coquin de peuple. C'était chez Monseigneur, au milieu de ses vicissitudes de réfugié, ainsi que chez les membres de l'aristocratie britannique, un usage de comparer la Révolution à un champ de blé qui aurait grandi sous les yeux sans avoir été semé. Ces discours pleins de prétention auxquels il fallait ajouter les plans extravagants



DES CANONS POUR L'ESPAGNE

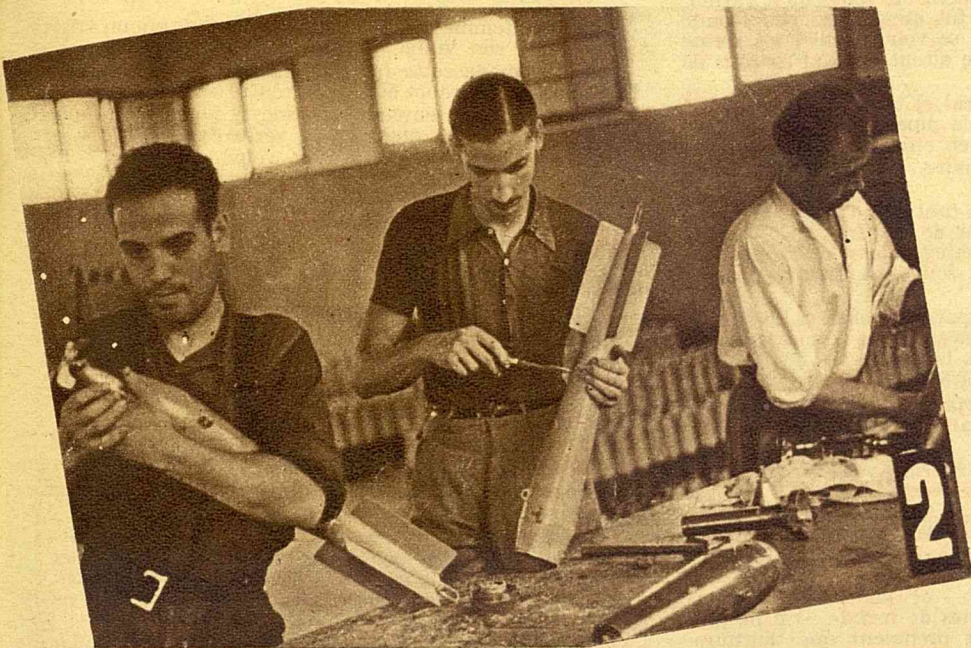
REPORTAGE PHOTOGRAPHIQUE
DE NOTRE ENVOYE SPECIAL CHIM
EXCLUSIVITE « REGARDS »

Nous sommes heureux de pouvoir offrir à nos lecteurs un sensationnel reportage photographique de CHIM. Seul, « Regards », illustré du Front Populaire français, pouvait obtenir la très difficile autorisation de visiter et de photographier un de ces arsenaux d'Espagne qui travaillent fiévreusement pour fournir des canons, des bombes, des cartouches, des bandes de mitrailleuse aux combattants de la liberté.

L'inlassable dévouement des hommes et des femmes qui travaillent jour et nuit dans ces arsenaux, ne peut cependant suffire à armer tous les soldats réguliers d'Espagne. Plusieurs fabriques d'armes, sous le feu des rebelles sont actuellement hors de la production. Et si Irun après une défense héroïque est tombée, c'est qu'il n'y avait plus de munitions, comme l'a rapporté toute la presse.

Ainsi, tandis que les rebelles sont largement ravitaillés par Hitler et Mussolini en avions, en canons, en munitions, le gouvernement légitime et régulier de l'Espagne est victime d'un blocus qui risque, s'il se prolonge, d'entraîner le triomphe de Franco et d'Hitler.

Avec le peuple de France, répétons ce cri qui est poussé mille et mille fois au cours de formidables manifestations : « DES AVIONS POUR L'ESPAGNE! DES CANONS POUR L'ESPAGNE! »



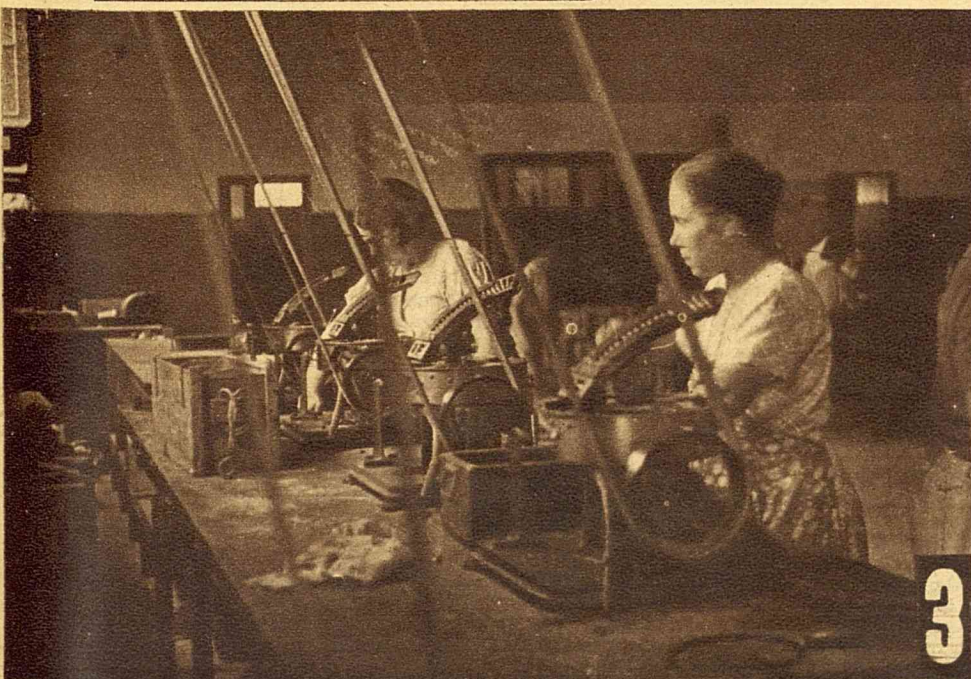
1
Les ouvriers d'un arsenal espagnol en train de réparer un canon endommagé sur le front.

2
Le finissage des torpilles à ailettes employées dans les bombardements par avion.

3
Les ouvrières à la fabrication des bandes de mitrailleuses.

4
Une ouvrière travaille attentivement au finissage de douilles de cartouches.

5
Les femmes s'emploient fiévreusement à remplir de poudre les douilles des cartouches Mauser.



de Monseigneur pour le rétablissement d'un état de choses qui avait fatigué jusqu'au ciel, étaient difficiles à rapporter pour un homme sain d'esprit et qui savait la vérité. C'étaient de tels discours qui avaient aggravé le malaise moral dans lequel Charles Darnay se trouvait.

Parmi ces beaux parleurs se trouvait Stryver, l'avocat du banc du Roi, qui sur le point d'arriver à une importante situation officielle, donnait à Monseigneur ses avis sur les manières d'exterminer le peuple, de le supprimer de la surface du globe, de se passer de lui; bref sur la manière de mettre du sel sur la queue des aigles. Darnay l'entendait parler avec une répugnance toute particulière.

Il était partagé entre le désir de partir pour ne pas en entendre davantage et celui de rester pour dire ce qu'il pensait, lorsqu'un événement l'obligea à choisir.

Un Directeur de la Maison Tellson s'approcha de Darnay, et posant une lettre salie et cachetée sur le bureau, demanda à M. Lorry s'il n'avait pas découvert encore la personne à qui elle était adressée. Le directeur avait posé la lettre si près de Darnay qu'il put lire l'enveloppe, et d'autant plus facilement qu'elle était adressée à lui, de la manière suivante :

« Très pressée. A Monsieur le ci-devant Marquis de Saint-Evremond, de France. Confiée aux soins de MM. Tellson et Cie, banquiers à Londres, Angleterre. »

Le jour du mariage de sa fille, le docteur Manette avait exigé de Charles Darnay qu'il ne révélât jamais son véritable nom à qui que ce fût, à moins que lui, Manette, ne le libérât de cette obligation. Personne ne savait quel était le véritable nom de Charles Darnay. Lucie, elle-même, l'ignorait, comment M. Lorry aurait-il pu le savoir ?

— Non, dit M. Lorry, en répondant au Directeur, je l'ai montrée à tout le monde, je crois, et personne, n'a pu me dire où se trouvait ce Monsieur.

L'heure de la fermeture approchait et tous les caiseurs devaient contourner le bureau de M. Lorry pour sortir. Ce dernier leur présentait la lettre et les interrogeait. Monseigneur la regarda :

— C'est le neveu, je crois, en tous les cas un héritier dégénéré du Marquis assassiné. Je suis content de dire que je ne l'ai jamais connu.

— Un poltron qui a abandonné son poste, dit un autre, à moitié étouffé dans une voiture de paille, il y a quelques années.

— Infecté par les doctrines nouvelles, fit un troisième en regardant l'adresse à travers son monocle. Après avoir hésité, il a abandonné ses biens et les a laissés aux troupeaux de canailles. J'espère qu'ils le récompenseront comme il le mérite.

— Hé, dit M. Stryver, il a fait cela ? Si c'est ça le type ? Laissez-moi jeter un coup d'œil sur ce fameux nom, au diable, ce type-là.

Darnay, incapable de se contenir davantage, frappa sur l'épaule de Stryver et dit :

— Je connais ce type.

— Vous le connaissez, par Jupiter ? s'écria Stryver. Je le regrette pour vous.

— Pourquoi ?

— Pourquoi, Monsieur Darnay ? Avez-vous entendu ce qu'il a fait ? Ne me demandez pas pourquoi aujourd'hui.

— Je vous demande pourquoi.

— Eh bien, je vous le répète, Monsieur Darnay, je le regrette pour vous. Je regrette de vous entendre poser des questions si extraordinaires. Voici un homme qui, infecté par le code de diablerie le plus pestilentiel qu'on ait jamais connu, qui abandonne ses biens à l'écume de la société, à un peuple qui pratique l'assassinat en grand, et vous me demandez pourquoi ? Je regrette vraiment qu'un homme qui instruit la jeunesse puisse le connaître. Mais je vais vous répondre. Je le regrette parce que je crois qu'un homme pareil contamine ses semblables. Voilà pourquoi.

Se rappelant le secret qu'il avait promis de garder au docteur Manette, Darnay se contint. Il dit :

— Peut-être ne comprenez-vous pas ce Monsieur.

— En tous cas, je sais comment vous clouer le bec, Monsieur Darnay, dit Stryver, et je vais le faire. Si ce vaurien est un gentilhomme, je ne comprends rien à sa façon d'agir, et je ne veux pas le comprendre. Vous pouvez le lui dire, avec mes compliments. Vous pouvez lui dire également de ma part que je ne comprends pas qu'ayant abandonné ses biens à ces canailles, il ne soit pas à leur tête. Mais non, Messieurs, continua Stryver en regardant autour de lui et en faisant claquer ses doigts, je connais assez la nature humaine pour savoir qu'un pareil coquin est bien trop malin pour se fier à ses protégés. Non, Messieurs, il préfère, dès que cela commence à devenir dangereux, leur tourner les talons.

Sur ces mots et en claquant les doigts encore une fois, M. Stryver se fraya un chemin au milieu de l'assistance qui l'approuvait, et sortit dans Fleet-Street. M. Lorry et Charles Darnay se trouvèrent bientôt seuls dans le bureau.

— Voulez-vous vous charger de cette lettre ? demanda M. Lorry.

Darnay se dirigea vers le Temple. Là, il ouvrit la lettre et la lut. Voici ce qu'elle contenait :

« Prison de l'Abbaye, Paris.

« 21 juin 1792.

« Monsieur et ci-devant Marquis,

« Après avoir été longtemps en danger d'être tué par les gens du village, j'ai été conduit à Paris à pied. J'ai beaucoup souffert sur la route. Ce n'est pas tout, ma maison a été détruite et brûlée. Le seul crime dont on m'accuse, pour lequel je suis emprisonné, Monsieur et ci-devant Marquis, et pour lequel je vais être condamné à mort (sans votre aide généreuse) est, dit-on, celui d'avoir trahi le peuple en agissant au nom d'un émigré. C'est en vain que j'ai essayé de leur montrer que j'ai agi pour eux et non contre eux en exécutant vos ordres.

« Ah ! Monsieur et ci-devant Marquis, où est cet émigré ? Dans mon sommeil, je le demande; où est-il ? J'interroge le Ciel; viendra-t-il me délivrer ? Et il ne me répond pas. Ah ! Monsieur et ci-devant Marquis,

j'envoie mon cri éploré à travers la mer, en espérant qu'il parviendra à vos oreilles par l'intermédiaire de la grande banque Tellson, bien connue à Paris.

« Pour l'amour du Ciel, de la justice, de la générosité; de l'honneur de votre noble nom, je vous supplie, Monsieur et ci-devant Marquis, de venir à mon secours, d'obtenir qu'on me relâche.

« Ma seule faute est de vous avoir été fidèle. Je vous en supplie à votre tour, ne m'abandonnez pas ».

Cette nuit — c'était celle du 14 août — Darnay veilla tard. Il écrivait deux lettres pleines de ferveur; l'une à Lucie, pour lui expliquer les raisons de l'obligation où il était d'aller à Paris, ce qui ne comportait aucun danger, quoi qu'on pût croire; l'autre au Docteur pour lui confier Lucie et son enfant. A tous les deux, Charles promit d'écrire aussitôt arrivé.

La journée du lendemain fut pénible pour Charles parce qu'il dut la passer au milieu des siens en sachant qu'il les trompait. Il lui fut pénible de songer à la douleur qu'ils allaient éprouver dans quelques heures. Tôt dans la soirée, il embrassa sa femme et la petite Lucie, leur disant qu'il n'allait pas tarder à rentrer, un rendez-vous d'affaires l'appelant dehors, et prenant la valise qu'il avait préparée et cachée, il partit le cœur serré.

LA TEMPÊTE

I

Le voyageur qui se rendait d'Angleterre à Paris pendant l'automne 1792 ne faisait que lentement son chemin.

Chaque porte de ville et chaque octroi de village avaient sa bande de citoyens-patriotes, porteurs de mousquets nationaux bourrés de poudre d'une manière inquiétante, qui arrêtaient tous ceux qui passaient, les questionnaient, vérifiaient leurs papiers, cherchaient leur nom sur des listes confidentielles, les renvoyaient ou les laissaient passer, les gardaient prisonniers selon que leur jugement capricieux ou leur fantaisie estimait qu'ils agissaient pour la République naissante une et indivisible, et dont la devise était : Liberté, Égalité, Fraternité, ou la Mort.

Charles Darnay n'avait parcouru que quelques lieues sur les routes de France lorsqu'il commença à comprendre qu'il ne lui fallait point caresser l'espoir de revenir sur ses pas avant qu'il eût fait sa déclaration de bon citoyen à Paris. Quoi qu'il arrivât à présent, il était obligé de continuer son voyage jusqu'au bout. Il ne traversait pas un petit village ni une barrière mise en travers de la route sans qu'il se rendit compte que c'était une porte de fer de plus lui barrant la route du retour.

Il avait voyagé seul en France pendant plusieurs jours quand il se coucha exténué de fatigue dans une petite ville, sur la grande route, encore assez éloignée de Paris. Seule la lettre du malheureux Gabelle lui avait permis d'arriver si loin. Les difficultés rencontrées au poste de police de cette petite ville avaient été telles qu'il s'attendait maintenant au pire. Il fut donc aussi peu étonné qu'un homme peut l'être, de se voir réveiller en pleine nuit dans cette petite auberge où on lui avait permis de se reposer jusqu'au matin.

Un timide fonctionnaire local et trois patriotes armés et coiffés de bonnets rouges, la pipe à la bouche, et qui s'assirent sur le lit, s'étaient en effet présentés à lui.

— Emigré, dit le fonctionnaire, je vais vous envoyer à Paris avec une escorte.

— Citoyen, je ne désire rien tant que d'arriver à Paris, quoique je puisse me dispenser de l'escorte.

— Silence, grommela un bonnet rouge en frappant la couverture avec la crosse de son fusil, silence, aristocrate.

— C'est comme dit le bon patriote, observa le timide fonctionnaire. Vous êtes un aristocrate et il vous faut une escorte — et il faut que vous la payiez.

— Je n'ai pas le choix, dit Charles Darnay.

— Le choix : écoutez-le, cria le même bonnet rouge menaçant. Comme si ce n'était pas une faveur d'être protégé.

— C'est comme dit le bon patriote, observa le fonctionnaire. Levez-vous et habillez-vous, émigré.

Darnay obéit et fut reconduit à la salle de garde où d'autres patriotes fumaient, buvaient, dormaient à côté d'un bon feu. Il se remit en route, par un temps mouillé, à trois heures du matin.

Quand il arriva à Beauvais — ce qui eut lieu le soir, alors que les rues étaient pleines de monde — il ne put plus se cacher que les choses prenaient une tournure alarmante.

Darnay et son escorte se reposèrent sur de la paille dans un grenier jusqu'au milieu de la nuit, puis ils repartirent sur leurs chevaux, cependant que la ville dormait.

Enfin, le jour les trouva devant les fortifications de Paris. Quand ils arrivèrent à la Barrière, celle-ci était fermée et gardée par des forces nombreuses.

— Où sont les papiers de ce prisonnier ? demanda un homme que le garde avait appelé. Il avait l'air résolu et plein d'autorité.

Frappé par le mot désagréable de prisonnier, Charles Darnay pria l'homme de bien vouloir noter qu'il était un voyageur libre, un citoyen français, gardé par une escorte que le manque de sécurité actuel du pays rendait nécessaire, et pour laquelle il avait payé.

— Où sont les papiers de ce prisonnier ? répéta ce personnage sans se soucier aucunement de Darnay.

Le patriote les avait glissés dans son bonnet. Il les en tira. En lisant la lettre de Gabelle, l'homme plein d'autorité montra de l'inquiétude et de la surprise. Il regarda Darnay avec attention. Finalement, sans mot dire, il entra dans la salle de garde, cependant que les voyageurs restaient sur leurs chevaux, devant la porte. En regardant autour de lui pendant cette attente, Charles Darnay remarqua que le poste était occupé par un détachement composé de soldats et de patriotes, mais que ceux-ci étaient les plus nombreux, et qu'à l'entrée de la ville les paysans apportant des vivres ainsi que toutes les personnes qui s'y présentaient.

entraient facilement, alors que la sortie, même pour les gens de la condition la plus misérable, était très difficile. Une grande foule d'hommes et de femmes, sans parler des bêtes et des véhicules de toute sorte, attendaient qu'on les laissât sortir, mais la vérification de leur identité si sévère que c'était un à un, et très lentement qu'ils franchissaient la barrière.

Après avoir passé une demi-heure à attendre sur son cheval et à observer toutes ces choses, Darnay se retrouva en présence du chef de poste plein d'autorité. Il remit à l'escorte un reçu pour le prisonnier, puis pria celui-ci de descendre de cheval. La lumière qui éclairait le poste venait à moitié des lampes à huile de la nuit en train de s'éteindre, à moitié du jour qui venait de poindre.

— Citoyen Defarge, dit l'officier, en prenant du papier pour écrire, à l'homme qui accompagnait Darnay, est-ce l'émigré Evremont ?

— C'est lui.

— Votre âge, Evremont ?

— Trente-sept ans.

— Marié, Evremont ?

— Oui.

— Marié où ?

— En Angleterre.

— Il n'y a pas de doute. Tu es consigné à la prison de la Force, Evremont.

— Juste ciel ! s'exclama Darnay. En vertu de quelle loi, et pour quelle faute ?

L'officier leva un instant les yeux de son papier. — Nous avons de nouvelles lois, Evremont, et de nouveaux décrets, depuis que tu es parti, dit-il avec un sourire dur et en se remettant à écrire.

— Je vous supplie de noter que je suis venu ici de ma propre volonté, pour répondre à l'appel d'un compatriote dont vous avez la lettre. Je suis venu ici dans l'intention de le justifier et de me justifier moi-même. Je ne demande rien de plus que l'occasion de le faire dans le plus bref délai. Est-ce que ce n'est pas, mon droit ?

— Les émigrés n'ont pas de droits, Evremont, fut la réponse laconique.

L'officier finit d'écrire, se relut, saupoudra de sable la feuille de papier, et la tendit au citoyen Defarge en disant :

— Au secret.

Le citoyen Defarge fit signe au prisonnier qu'il devait l'accompagner.

— Est-ce vous ? dit Defarge tout bas en descendant les marches du poste de police et en se dirigeant vers Paris, qui vous êtes marié avec la fille du Docteur Manette qui fut si longtemps prisonnier dans cette Bastille qui maintenant n'existe plus.

— Oui, répondit Darnay en regardant Defarge avec surprise.

— Je m'appelle Defarge et j'ai un débit de vin dans le quartier Saint-Antoine. Il est possible que vous ayez entendu parler de moi.

— Ma femme a été chercher son père chez vous ?

— Oui.

Le mot « femme » sembla rappeler à Defarge un triste souvenir et son visage devint sombre.

— Au nom de cette femme tranchante qu'on appelle la guillotine, pourquoi êtes-vous rentré en France ?

— Vous m'avez entendu le dire, il y a une minute. Ne croyez-vous pas que c'est la vérité ?

— Une mauvaise vérité pour vous, dit Defarge les sourcils froncés et en regardant droit devant lui.

— En effet, je crois que je suis perdu ici. Tout est si changé, que je me sens absolument perdu. Me rendriez-vous un petit service ?

— Aucun, répondit Defarge en regardant toujours droit devant lui.

— Voulez-vous répondre à une question ?

— Peut-être. Cela dépend.

— Dans cette prison où l'on va me mettre si injustement, aurai-je le droit de communiquer avec le dehors ?

— Vous le verrez.

— Je n'y serai pas enterré, sans jugement et sans possibilité de me défendre ?

— Vous verrez. Mais que voulez-vous ? D'autres ont été enterrés dans des prisons pires que celle-là.

— Mais jamais à cause de moi, citoyen Defarge.

— Je ne ferai rien pour vous, répondit Defarge inébranlable. Je me suis sacrifié à mon pays et au peuple. J'ai juré de les servir tous les deux contre vous. Je ne ferai rien pour vous.

Charles Darnay sentit que c'était inutile de supplier Defarge davantage.

Il comprenait maintenant qu'il était en présence de dangers beaucoup plus grands que ceux qu'il avait prévus avant son départ d'Angleterre. Il savait également que ces dangers devenaient à chaque instant plus menaçants. Il était obligé de reconnaître qu'il n'eût pas entrepris ce voyage s'il avait pu prévoir les événements qui s'étaient déroulés en France pendant ces derniers jours.

En faisant toutes ces réflexions il arriva dans la triste cour de la prison de La Force.

Un homme au visage bouffi ouvrit le lourd guichet et Defarge lui présenta « l'émigré Evremont ».

— Que diable ! Combien y en aura-t-il encore ? s'exclama l'homme au visage bouffi, cependant que Defarge se retirait.

Trois géoliers qui venaient d'accourir à l'appel d'une sonnette approuvèrent et l'un d'eux ajouta assez mal à propos dans un tel lieu :

— Pour l'amour de la Liberté.

La prison de La Force était une prison triste, sombre et sale, qui avait une odeur pénible de renfermé.

— Au secret, par-dessus le marché, grommela le géolier, en regardant le papier, comme si je n'étais pas déjà plein à crever.

Il piqua le papier à un clou, avec mauvaise humeur, et Charles Darnay attendit pendant une demi-heure son bon plaisir.

(A suivre.)

pour les
rès dif-
es, sans
atten-
tion de
et très

sur son
se re-
orité. Il
uis pria
clairait
nuit en
e poin-

papier
est-ce

prison

quelle

ier.
e nou-
ec un

de ma
ompa-
dans
même.
faire
mon

fut la

sable
ge en

levait

ndant
vers
Ma-
Bas-

avec

ns le
z en-

riste

pelle

nute.

les

st si
riez-

ours

jus-
de-

sans

ont

e.
né-
ple.
ne

lier

de
ré-
ent
ne-
pas
nts
ers

la

net

ex-
ge

ne
à

m-

le
as

ur,
re

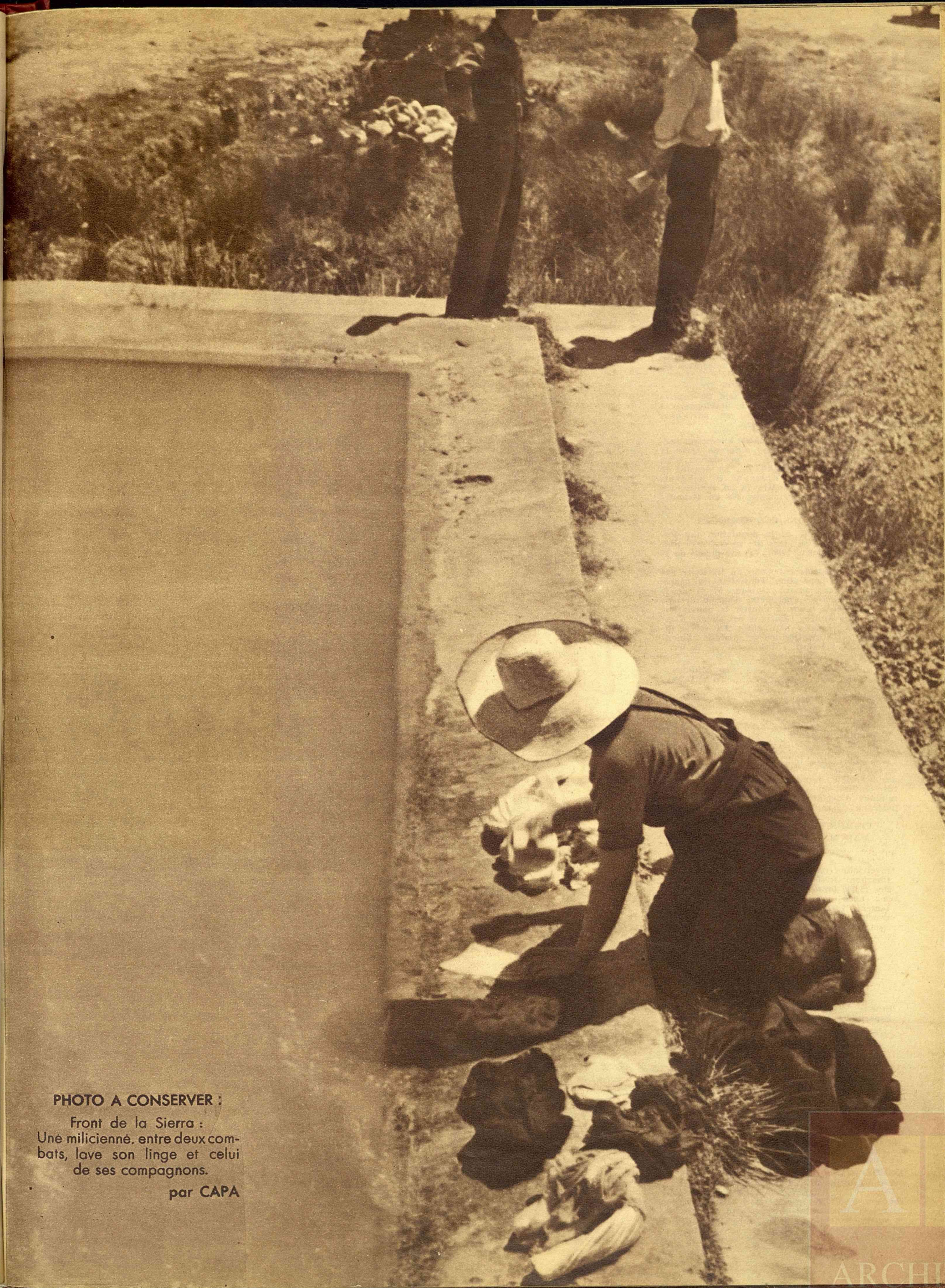


PHOTO A CONSERVER :

Front de la Sierra :
Un milicien, entre deux com-
bats, lave son linge et celui
de ses compagnons.

par CAPA

CARTE D'ESPAGNE

STRUCTURE GEOGRAPHIQUE

L'ESPAGNE comprend un vaste territoire montagneux, comportant les chaînes des Pyrénées, Monts Cantabriques, dans le Nord; Sierra de Guadarrama, Serra de Grados, Sierra de Guadalupe, (au centre); S. de Aracena, S. Marena, S. Nevada (dans le sud).

Les fleuves, suivant la saison, se dessèchent ou transportent des masses d'eau considérables, atteignant à une vitesse torrentielle la région côtière et ne permettent aucune navigation régulière.

Le climat du pays est africain.

Les survivances féodales au sein du capitalisme empêchent à leur tour le développement d'une agriculture rationnelle, en particulier d'un vaste système d'irrigation.

L'Espagne est, avec ses 505.000 kilomètres carrés, le plus vaste des pays d'Europe après la France et l'U.R.S.S. Mais sa population n'est que de 24 millions d'habitants. La densité de la population est de moins de 50 habitants par kilomètre carré, contre 76 en France, 133 en Italie, 140 en Allemagne, 264 en Grande-Bretagne.

CONDITIONS ECONOMIQUES

En 1933, 45,46 % de la population (au-dessus de 6 ans) ne savaient lire ni écrire (« Statisticians Yearbook » 1935), 4,2 (au-dessus de 10 ans) en France.

Malgré la grande extension du territoire par rapport à la population, l'entretien du peuple n'est nullement assuré. Quoique 57 % de la population active s'occupent d'agriculture, la récolte suffit à peine à nourrir la population, et certaines années l'Espagne est obligée d'importer des céréales panifiables. La cause directe de cette insuffisance de produits alimentaires est l'exploitation insuffisante de la terre. Chiffres pour l'année 1932 :

	Millions d'hectares
Superficie totale	50.510
Montagnes et pâturages	23.642
Territoires désertiques	5.097
Villes, routes, etc.	1.441
Territoires arables	20.330
Terrains en friche	5.019

95% du chiffre total des propriétés agricoles ne représentent que 5 millions d'hectares; 0,35 % des propriétés représentent 9 millions d'hectares. Un million de propriétaires possèdent 6 millions d'hectares. Cent mille propriétaires possèdent 12 millions d'hectares.

PRODUCTION DES PRINCIPALES MARCHANDISES INDUSTRIELLES

	Espagne	France
Electricité (millions kwh.)	2.433	14.319
Charbon (1.000 tonnes)	7.108	53.780
Fer (1.000 tonnes)	753	10.362
Acier (1.000 tonnes)	1.820	5.787
Ciment (1.000 tonnes)	1.003	9.716
Broches de coton (en 1.000)	1.875	9.880
Soie artificielle (en ton.)	900	16.870

CONSUMMATION ANNUELLE PAR TETE D'HABITANT EN KG.

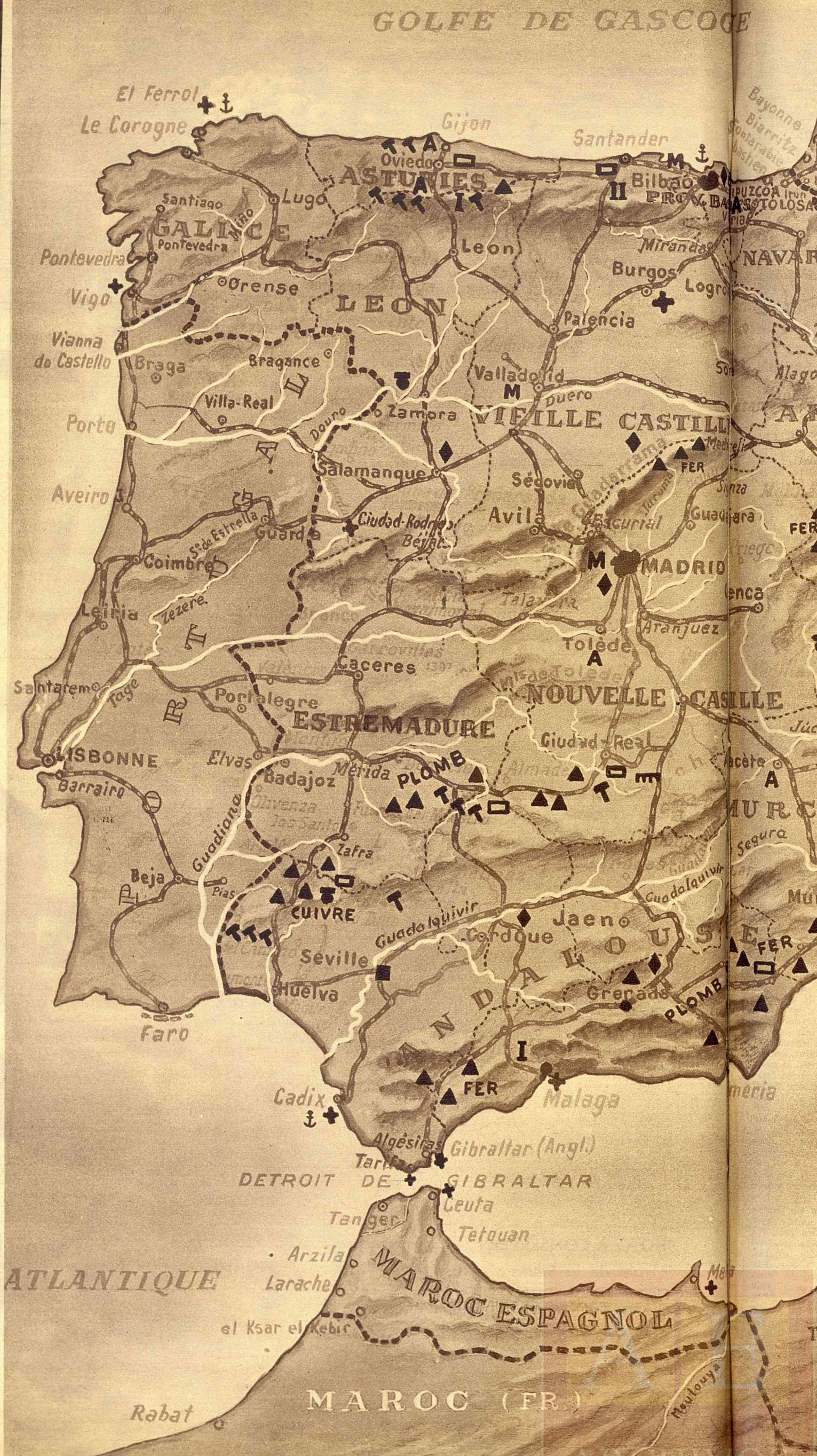
	Froment (1928-32)	Viande	Sucre
France	221 kg.	50 kg.	23 kg.
Espagne	158 kg.	14 kg.	11 kg.

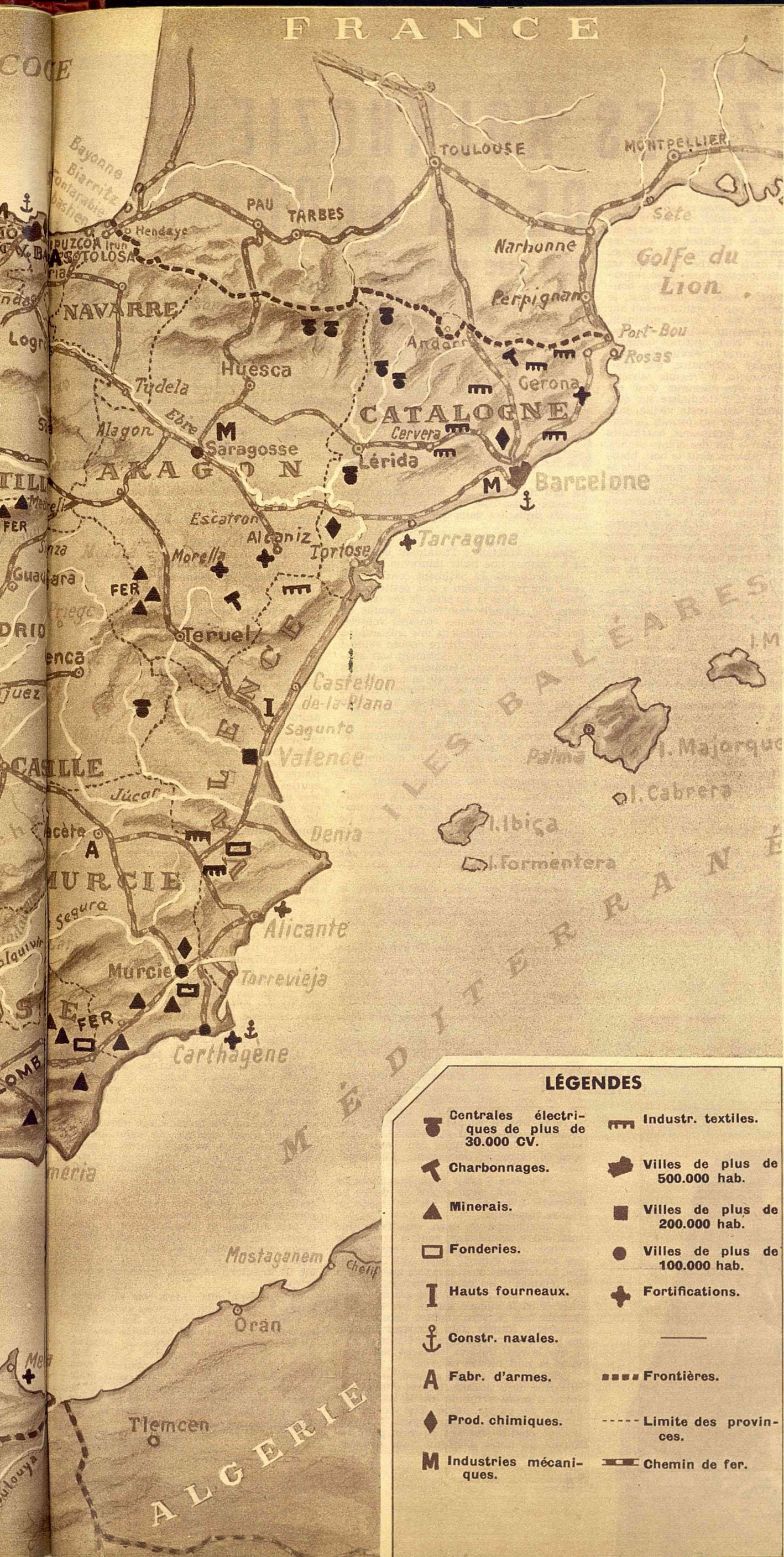
COMMERCE EXTERIEUR DE L'ESPAGNE EN MILLION DE PESETAS-OR

	1933	1935
Importations	677	681
Exportations	447	451
Excédent d'importation	13,96	24,57

LES CHEMINS DE FER ont atténué, mais non pas supprimé la division du pays en provinces isolées les unes des autres. Le réseau de chemins de fer de l'Espagne est d'ailleurs très peu développé.

CONDITIONS POLITIQUES ET SOCIALES
LA CLASSE DES PROPRIETAIRES FONCIERS. — Elle englobe 20 à 30.000 propriétaires fonciers, ayant des propriétés de 100 à 100.000 hectares, représentant environ les deux tiers de la superficie totale du pays. Cette classe se di-





CARTE GÉOGRAPHIQUE, ECONOMIQUE ET POLITIQUE ÉDITÉE PAR REGARDS

visé elle-même en plusieurs couches. La couche supérieure est constituée par les « grands d'Espagne », les magnats féodaux, qui — malgré la réforme agraire — possèdent des provinces entières.

L'ÉGLISE, avec ses différentes organisations est sans conteste le plus grand propriétaire foncier de l'Espagne : elle possède des banques, des entreprises industrielles, des immeubles, prête de l'argent à intérêt, etc...

LA BOURGEOISIE, considérablement plus faible que dans les autres pays capitalistes de l'Europe occidentale. Une partie importante du capital est aux mains d'étrangers, ce qui affaiblit d'autant le poids spécifique de la bourgeoisie espagnols.

LES OFFICIERS ET LES FONCTIONNAIRES jouent dans la vie politique de l'Espagne un rôle beaucoup plus considérable que dans les autres pays de l'Europe occidentale. Comme dans tous les pays avec de fortes survivances féodales, les hauts postes de l'Etat sont occupés en majorité par des nobles. Dans certains cas les fonctionnaires provinciaux deviennent des « caciques », de véritables tyrans sur leur territoire.

Le nombre des officiers, surtout ceux des rangs élevés, est extrêmement grand. En 1931, il y avait, pour une armée de 105.000 hommes, 195 GÉNÉRAUX, 5.938 officiers supérieurs, 5.281 capitaines et 5.707 officiers subalternes (26). (En outre, il y avait dans la réserve 437 généraux et 407 officiers supérieurs!) Il y avait par conséquent à cette date un général en activité pour 538 soldats, un officier supérieur pour 10 soldats et un officier pour 6 soldats.

LA PETITE BOURGEOISIE CITADINE joue en Espagne un rôle important. Le nombre des artisans et des commerçants est, du fait du caractère arriéré du pays, relativement plus grand que dans les pays voisins. Nous pouvons évaluer à un million environ le chiffre total des petits-bourgeois citadins : artisans, commerçants, aubergistes, petits et moyens fonctionnaires et membres des professions libérales.

LES PAYSANS PAUVRES ET MOYENS forment incontestablement la couche la plus nombreuse de l'Espagne. Le chiffre total des personnes occupées dans l'agriculture est actuellement d'environ 5,2 millions. Nous pouvons établir, sur la base de certains calculs, la répartition suivante :

0,2 millions de propriétaires fonciers et de paysans riches,
3,0 millions de paysans moyens et pauvres,
2,0 millions d'ouvriers agricoles.

LES OUVRIERS AGRICOLES. — Leur nombre est d'environ 1,5 à 2 millions d'hommes. Ce sont, soit des paysans absolument sans terres, surtout dans le Sud, soit des ouvriers ambulants de la Galice, qui possèdent de petits lopins de terres, que cultivent les femmes, soit des ouvriers agricoles possédant une petite parcelle, soit des valets de ferme payés à l'année. Les salaires qu'ils reçoivent sont très bas, ils ne peuvent trouver du travail que 100 à 200 jours par an.

LES OUVRIERS DE L'INDUSTRIE, DU COMMERCE ET DES TRANSPORTS. — Leur nombre est également difficile à évaluer. Il doit être d'environ 2 millions.

La répartition géographique de la classe ouvrière industrielle est très inégale : des mineurs et des ouvriers métallurgistes principalement dans le Nord, des ouvriers du textile en Catalogne. Le chômage complet ou partiel est considérable depuis des années, les salaires réels beaucoup plus bas que dans les autres pays de l'Europe occidentale.

D'après les résultats des dernières élections (1936), une majorité absolue des électeurs s'est prononcée pour les partis du Front Populaire dans les provinces suivantes : la Corogne, Pontevedra, Asturies, Huesca, Lérida, Gerone, Barcelone, Tarragone, Valencia, Alicante, Murcie, Almeria, Jaen, Cordoue, Malaga, Cadix, Séville, Huelva, Badajoz, Madrid.

Pour les partis de droite : Lugo, Orense (Galice), Léon, Zamora, Lugo, Orense (Galice), Léon, Zamora, Salamanca, Cacerès, Palencia, Valladolid, Avila, Tolède, Ciudad-Réal, Cirenca, Guadalajara, Segovie, Burgos, Logrono, Alava, Navarre, Saragosse, Grenade.

Pour les partis du centre : Sario.
Voix partagées à peu près également entre les partis : Santander, Teruel, Cassellon, Albaceser.

E. V.

LÉGENDES

- | | |
|---|--------------------------------|
| Centrales électriques de plus de 30.000 CV. | Indust. textiles. |
| Charbonnages. | Villes de plus de 500.000 hab. |
| Minerais. | Villes de plus de 200.000 hab. |
| Fonderies. | Villes de plus de 100.000 hab. |
| Hauts fourneaux. | Fortifications. |
| Constr. navales. | |
| Fabr. d'armes. | Frontières. |
| Prod. chimiques. | Limite des provinces. |
| Industries mécaniques. | Chemin de fer. |

LA NOUVELLE TERRE

CHEZ LES KOLKHOZIENS DE LA GEORGIE

PAR LUC DURTAIN

II (*)

UNE nuitée de train encore. A l'aube, le coup de sabre de la steppe vide. Rien que, ça et là, des « mauves » jaunes, sous les monts lointains touchés de neige.

La célèbre route stratégique part d'Ordjonikidzé, jadis Vladicaucase, dont la garnison maintenait de force sous le joug du tsar ce pays aujourd'hui libéré du fond du cœur.

Au-dessus des plaines, les contreforts rocheux s'ouvrent par une triple brèche. Tandis qu'une eau couleur d'ardoise, mâchurée d'écumes, lance ses traits roides, une composition prodigieuse de largeur et de hauteur se déploie. Le beaucoup trop grand, l'irrégulier, les angles des cimes. Sur les rocs antiques, beaucoup de rides, souvent disposées en croix, comme dans les très vieux usages.

Quand le voyageur est arrivé au bas des pentes, une surprise l'attend. Au seuil de la Géorgie, il pénètre dans un paysage français : exactement, auvergnat. Contrée à petites bosses, champs de céréales aux dimensions exiguës. Des châtaigniers, des noyers, des acacias, quelques platanes. A peine, s'il les regardait de près, un paysan du Puy-de-Dôme trouverait-il quelque singularité aux feuilles des platanes, plus profondément découpées, aux acacias qui rampent par touffes basses.

Quelques lieues encore et, comme en effet au sortir du Massif Central, nous entrons dans une sorte de Provence, le paysage devient plus sobre. Cependant, les profils des monts sont moins sculpturaux qu'aux environs d'Aix, et ne bleuissent pas à l'horizon. Le lointain, dans une apothéose de lumière blanche, les argente.

Quelques lieues encore et commence une autre fantasmagorie. La contrée jaunit, les verdure s'espacent, par touffes, comme des poils sur les joues mongoles. L'eau des fleuves, dans des lits irréguliers, jaunâtre elle aussi, roule des flots intimement mêlés aux parcelles solides. Ainsi qu'à Damas, ainsi que dans les oasis africaines, une démarcation brusque se fait entre le désert aride des hauteurs, et les vallées aux vergers fertiles où les femmes battent le blé. Charroyant sur la route, des attelages de buffles : certains en longues files, jusqu'à douze couples. Pas des animaux mâtinés, mais des bêtes irrégulièrement velues, l'œil torve, des masses de chairs molles, caoutchoutées, que le joug pesant écrase sur le garrot.

Des châteaux de princes-bandits ornent les hauteurs. Déjà, dans le soir, les monts prennent les teintes violacées du désert.

(*) Voir Numéro 138 de « Regards ».

Géorgie, pays du contraste ! Après l'aridité et la violence, voici la végétation la plus suave. C'est la célèbre vallée de Gounbor, dont le nom retentit à travers tant de poèmes. C'est le vert sur la fraîcheur, c'est l'humide, par bouffées, ce sont les branches, enivrées chacune de sa façon, et chavirant dans l'herbe profonde ou dans le ciel. Silhouettes sans cesse renouvelées d'on ne sait quel ombreux bonheur. Joie dont, même en plein jour, le ton semble donné par le scintillement sur l'ombre d'une goutte de rosée matinale.

Un village Khevsour apparaît au-dessus de la route. Nous entrons soudain dans l'âge du bronze : étonnants fragments d'antiquité millénaire, que respecte intelligemment le régime soviétique. Ne faut-il pas mesurer d'où est parti le vaste effort ? Connaître sur quel territoire primitif, dans cette vieille Asie, il commence à dresser ses formes modernes ? Derrière de sommaires barricades aux pieux renforcés par des épines sèches, une dizaine de cabanes dont le bois, blanchi par l'âge, est couleur d'argent. Elles se dispersent sous les arbres, reliées seulement par des sentiers tracés par les pas dans l'herbe et les broussailles. Demeures primitives : l'unique pièce n'a d'autre ouverture que la porte, les poutres enfumées, très basses, où pendent de vieux costumes graisseux, obligent à se baisser. Seul meuble : un banc devant le foyer, sur le sol de terre battue. Les moutons et les vaches passent la nuit au fond.

A côté d'une énorme jarre d'osier renforcée de glaise, où l'on garde le blé, une échelle sommaire, taillée à l'indienne, conduit du dehors au réduit que l'angle du toit fait avec le plafond. Là, des peaux de moutons et de beaux vases de cuivre martelé et frappé. C'est là que l'on dort en belle saison. Mais il faut vite nous précipiter au dehors, les jambes noircies de puces.

Les jeunes sont partis paître les bestiaux. Un très vieil homme nous accueille, ou plutôt nous regarde : la pupille vitreuse, la face craquelée comme un cuir à fin d'usage, la crasse des jambes s'écaillant par plaques. Il tient un arrière petit-fils dans les griffes de ses mains noires.

— Quel est ton âge ? demande l'un de nous.

— Je ne sais. Mais j'étais déjà trop âgé pour être du dernier contingent des troupes, quand Nicolas a fait la guerre en Crimée.

— Alors... Cent vingt ans ?

— C'est ce qu'on m'a dit.

— Crois-tu en Dieu ? demande bizarrement quelqu'un.

— Pourquoi ? Plus besoin. Les bolcheviks ont supprimé cela.

Là-dessus, un sourire, avec une malice de cent vingt ans, à plusieurs étages.



La bru du vieux, une octogénaire, vient s'asseoir à son côté : l'œil petit, les pommettes saillantes dans une face matoise.

Un paysage caractéristique de la Géorgie.

Dans ce kolkhoz « Testament de Lénine », faisons une halte imprévue.

Sur la façade du bâtiment central, j'avisai, auprès du « club » une petite porte. J'entrai, et j'eus la surprise de me trouver dans une chapelle désaffectée, comme en témoignaient les hautes fenêtres voûtées. Sur le sol, s'accumulaient une soixantaine de sacs en peau de chèvre encore velue ! Plusieurs, entr'ouverts, laissaient voir quatre ou cinq grands fromages, de larges disques durs et blancs, où se marquaient encore des plis de toile. Debout auprès d'une balance et d'un registre, un paysan aux gestes méthodiques, aux yeux lumineux, était chargé de la répartition. Je l'interrogeai et appris que cet homme de confiance se trouvait être un « sans-parti » : il inscrivait, devant le nom des kolkhoziens, les poids de fromage alloué selon le nombre des journées-labeur.

Trois ou quatre rudes gaillards, en étoffes gros-bleu, ornées de lacets ou de perles, attendaient la pesée de leurs parts. Le blanc cru des fromages, le noir des peaux de chèvres, les couleurs des vêtements et des faces, toutes ces nuances exaltées par l'ombre faisaient un ensemble magnifique.

J'observais tout cela, quand arriva le « Secrétaire du rayon » : tout jeune, souriant sans cesse, et dans les plis flottants d'un vêtement blanc, l'air candide. Une sorte d'Eliacin.

Voilà qui est beau, lui dis-je. Dans cette église où jadis ne se distribuaient que des rêves, voici la réalité du travail et du partage entre les hommes. Spectacle à mon sens plus démonstratif que dix mille discours communistes.

Le jeune homme ne se laissa pas troubler :

— Réfléchissez, Camarade, que, pour arriver à cela, il nous a fallu bien plus de dix mille discours !

Le président du Kolkhoz, auquel nous fîmes ensuite visite, était un vieil homme simple, solide, qui donnait à la fois l'impression des deux figures géométriques élémentaires : le rond et le carré. Un peu le paysan intelligent et réfléchi de chez nous. Il avait été dans son jeune âge, sous le tsarisme, domestique d'un pope, puis valet de ferme.

— Peut-être y avait-il quelque chose de mieux en moi. Maintenant je dirige ce kolkhoz. L'un de mes fils est médecin, l'autre ingénieur.

Je m'échappe et m'en vais faire une instructive promenade, seul, à travers le kolkhoz. Je serre des mains, j'entre dans les maisons. Puis je m'en vais vers les tas formidables de tournesols que battent les femmes : les gaules abattues sur les « soleils » d'où ruissellent les graines blanches. Puis le silence sur un pré solitaire. Tandis que je sens monter alentour les premières formes d'un nouveau monde ; les hauteurs prodigieuses du Caucase, ainsi que le vieil univers, reculent peu à peu dans la nuit mauve et grise.

Quand je reviens au groupe, une jeune fille joue de la guitare, auprès d'un de ces fours d'argile arrondis, où le pain, tapé contre les parois, prend une forme de croissant plat, à pointes aiguës. Un adolescent chante, forçant sa voix pour retrouver ses notes d'enfant. Tour à tour,

c'est le chant du blé ; le chant de la cueillette du maïs ; le chant alterné de la sécheresse, demande et refus de l'eau. Chants où, parmi des modulations orientales, les notes en ô, en or, lancinantes, interminables, se poursuivent avec des renforcements sonores. Parmi les murmures des cimes d'arbres profilées sur le vestige des monts lointains, ces sonorités indéfinies semblent des phénomènes de la nature.

Que dirai-je encore ? A deux cents kilomètres de là, vers la Turquie, une randonnée dans les monts Bakouriane, à travers les forêts. Un élevage d'animaux à fourrure dans leurs cages métalliques. Puis un immense camp de l'armée rouge, animé de robustes figures, parmi des avenues de banderoles à maximes. Et, au crépuscule, un sovkhos de bétail, où je passe la nuit et que je revisite à l'aube. Les silos de maïs et de tournesols, entourés d'un vol d'hirondelles ; les longues écuries avec leurs vaches modernes croisées de race suisse, avec une superbe crèche à veaux où l'on ne pénètre qu'en blouse, des infirmières à veaux, des mouchoirs pour veaux, et l'histoire, l'observation et le pedigree de chaque veau. Et surtout un chef à la figure fouillée de rides impérieuses, au regard clair. Tout cela, je le répète, dans un district encore primitif, sauvage, il y a quelques années à peine.

A quatre cents kilomètres de là, vers Gagra, sur la Mer Noire, un sovkhos de tabac. Des feuilles triées, mises en bottes, et encore du travail gaiement accepté.

Plus loin encore, en Abkhazie, à travers des monts farouches et de grands arbres, un kolkhoz de noisettes, avec ses séchoirs, ses fours, ses mécaniques à triages. Là, des figures fines, des isbas soignées (presque chacune son piano) et cette figure svelte de jeune fille, la plus belle, la plus laborieuse, la plus riche du kolkhoz.

Mais nous voilà tout à fait revenus en Europe. Quand nous rentrons, à l'Ouest, en Ukraine, voici ce kolkhoz de céréales avec sa collection de tracteurs, avec ses semeuses et moissonneuses dernier modèle... Ce qui m'intéressait, c'était le président du lieu. Un homme aux lèvres serrées, au front marqué de rides toutes droites, violentes, les mains dures. Il nous cachait mal que notre visite inopinée l'ennuyait beaucoup. « Nous piloter ? Du temps perdu pour la besogne. » Mais, moi aussi, j'avais quelque chose à faire, qui était de voir, et je tins bon. « La lutte pour la propriété », répétait-il souvent. Je le pris au mot, et voulus visiter la porcherie. Les cochons étaient admirablement propres. Mais pas assez, au gré de notre guide : ce que je vis sur sa face me fit imaginer un tronc de chêne qui se crispait.

Et puis... Et puis... Mais cela ne suffit-il pas ? Cette vision que nous avons prise des coins les plus désertés, les plus retardataires de l'ancien territoire tsariste, où si rapidement s'affirme le progrès, n'est-elle pas démonstrative ? Au delà du progrès agricole, ce qui apparaît, c'est un progrès humain. Les trois cent mille kolkhoz soviétiques, certes ! Mais, sur la terre comme dans les usines, la plus belle œuvre de l'U. R. S. S. c'est encore la qualité de ses nouveaux hommes !

Luc DURTAIN.



Paysan géorgien.

LUTTER CONTRE LA VIE CHÈRE C'EST DÉFENDRE LE RÉGIME PAR YVES GROSRIKARD

Il y avait du monde sur la plateforme de l'autobus. Le receveur interpella les voyageurs :

— Passons les places! Les billets!

— Rond-Point de la Muette? demanda un monsieur bien vêtu, avec un rien de recherche dans la nuance de la cravate.

— Trois tickets.

— Tiens? observa le monsieur. Ça n'a pas encore augmenté. Comme c'est bizarre. Tout augmente pourtant.

Et, ayant éveillé ainsi l'attention de ses voisins, il reprit, fort obligeamment, avec des airs de se parler à lui-même, mais d'un ton suffisamment élevé :

— Vous allez voir ça, à la rentrée. Le mécontentement est général. Dans les usines, on commence déjà à être fatigué de ce gouvernement de la vie chère. Et il y aura un nouveau coup de tabac...

L'assemblée ne réagissant pas, le monsieur se tut et se perdit dans ses rêves. Au doigt, il avait une chevalière, et, à la main, le Jour...

Et l'on avait compris.

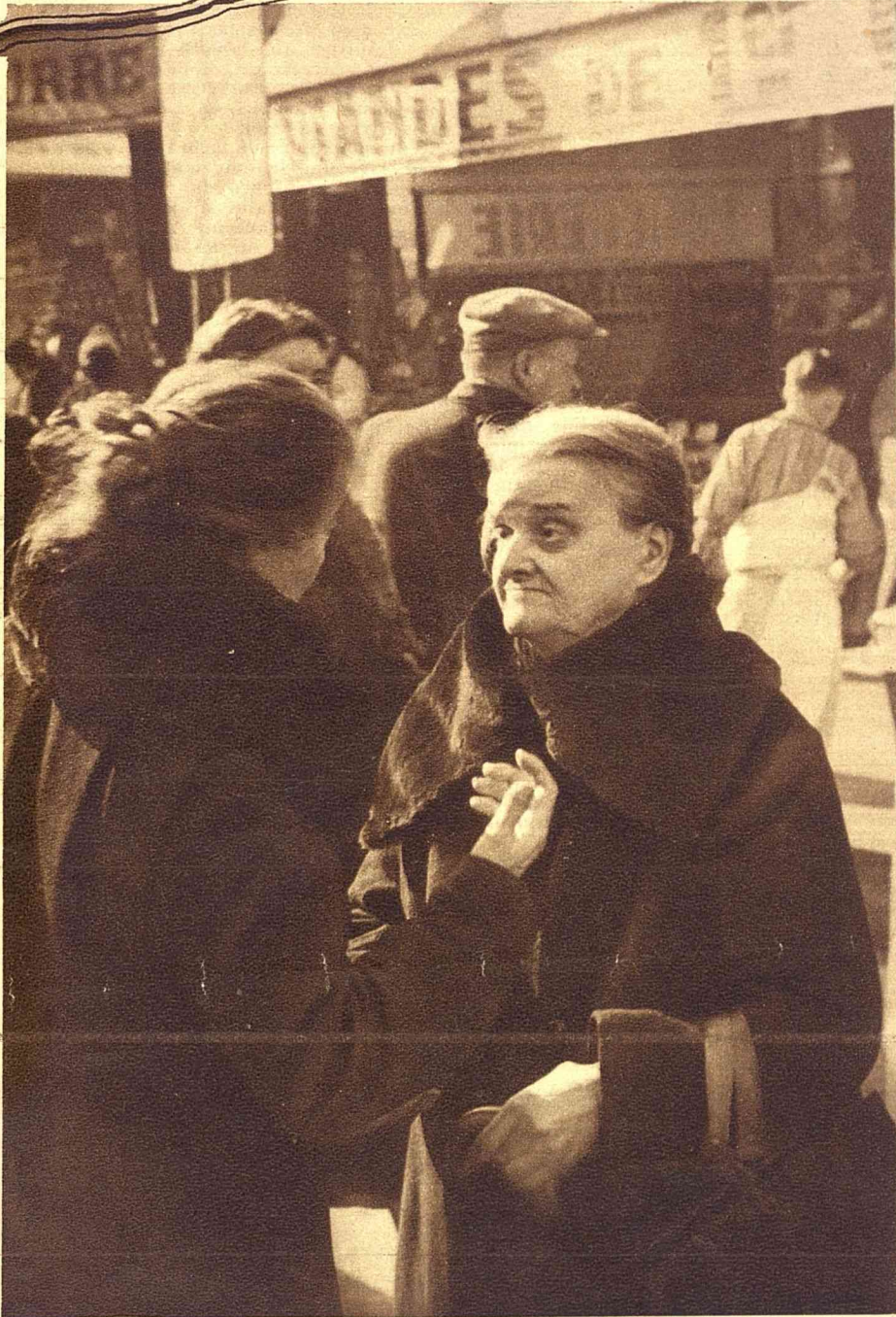
Cette anecdote est assez significative. Elle illustre, en effet, une campagne qui commence à s'esquisser dans les milieux fascistes (notamment ceux de la capitale) et dont le plan grossier est le suivant : *créons la panique de la vie chère; exploitons à ce propos la hausse indéniable des prix de diverses denrées, et de plusieurs produits de première nécessité; tentons de faire naître une mauvaise humeur qui pourra se transformer en colère; et ainsi nous pouvons espérer un « coup de tabac » pour l'hiver prochain.*

Certes, le procédé est assez grossier pour être jugé comme il le mérite. Il ne faudrait toutefois pas mésestimer l'importance d'une telle manœuvre; il ne faudrait surtout pas que les pouvoirs publics, par défaut de vigilance, donnent de nouvelles armes à ceux qui pensent maintenant que la vie chère pourrait être leur meilleur auxiliaire dans la lutte haineuse qu'ils ont engagée contre le régime républicain.

Promenez-vous. Vous constaterez que de nombreux magasins affichent une hausse prochaine et importante, et qu'en conséquence ils engagent leur clientèle à profiter tout de suite des tarifs actuels « qui ne seront pas maintenus ». Ailleurs, vous verrez d'autres magasins signaler en lettres énormes que « malgré les circonstances, les prix de leurs articles n'ont pas augmenté », ce qui signifie implicitement que le fait de ne pas hausser sans raison les tarifs doit être considéré comme méritoire.

Que ces légers symptômes doivent être considérés avec sang-froid, bien sûr; mais qu'ils le soient avec indifférence, non pas.

Grâce aux vacances payées, de



Les prix montent, et sur les marchés les ménagères s'inquiètent. Des agents fascistes essayent de créer le mécontentement, la panique...

nombreuses ménagères ont pu, cette année, avec le père et les gosses, aller prendre à la mer ou à la montagne quinze jours d'un repos bien gagné.

Pendant ce laps de temps, elles ont perdu tout contact avec leurs fournisseurs habituels. Elles n'en sont que mieux frappées, à leur retour, par la légère hausse qu'ont subie pendant leur absence les prix de certaines denrées.

Niera-t-on, par exemple, que le prix de la viande et des fruits ait augmenté?

Et le célibataire toujours à la recherche du petit « bistrot » pas cher, ne constate-t-il pas, lui aussi, que tels ou tels plats ont été majorés de vingt-cinq centimes, de dix sous, ou même plus?

Répetons qu'en eux-mêmes ces faits n'ont rien de très grave. Il est très possible que l'adaptation du commerce et de l'industrie aux nouvelles lois sociales entraîne une très légère augmentation des prix de certains articles. Mais tout le monde comprendrait ce phénomène, l'accepterait; et personne ne songerait à se plaindre.

Malheureusement, l'expérience a prouvé que la vie chère, lorsqu'elle se met en branle, ne s'arrête pas. Elle ne connaît point de limites. « Le temps, dit-on, se dévore lui-même. » La vie chère, au contraire, se nourrit d'elle-même.

Quand, dans le ciel bleu, on voit poindre un tout petit nuage léger comme un flocon de neige, une inquiétude vous gagne. Pourquoi? Non pas, certes, à cause de ce petit nuage

lui-même, mais parce que neuf fois sur dix il en annonce d'autres, qui seront de plus en plus sombres et de plus en plus lourds jusqu'à ce que l'orage éclate.

De même pour la vie chère. Nous n'en sommes qu'au « petit nuage ». C'est entendu. Mais nous savons ce qu'il signifie et nous estimons qu'il est indispensable de le dissiper.

Le Parlement, avant de se séparer, a donné au gouvernement les armes nécessaires. Il a voté une loi sur la répression de la hausse illicite, dont il n'est peut-être pas inutile de rappeler les dispositions essentielles.

Dans l'ordre administratif, cette loi prévoit la formation d'un comité national et de comités départementaux de surveillance des prix. Le comité national de surveillance des prix constitué au ministère de l'économie nationale est composé de vingt membres.

Il comprend, en nombre égal, des représentants des administrations publiques et des représentants des producteurs, des intermédiaires et des consommateurs désignés par le ministre de l'Economie Nationale, sur la proposition de la commission permanente du conseil national économique. Il a essentiellement un rôle d'information. Sa fonction consiste à étudier les prix normaux de vente par les industriels, et les prix de vente en gros des objets, denrées et marchandises de première nécessité dont la liste est dressée par le ministre de l'Economie Nationale. Cette documentation est transmise aux préfets pour être portée à la connaissance des comités départementaux.

Les comités départementaux de surveillance des prix, présidés par les préfets, exercent leurs attributions sous le contrôle du comité national. Ils ont à la fois un rôle d'information et un rôle de surveillance. Ils étudient les prix de vente en demi-gros et en détail des produits de première nécessité, en vue d'apprécier le rapport qui doit exister entre le prix d'achat et le prix de revente.

D'autre part, si des commerçants vendent ou mettent en vente des produits à des prix non justifiés, le préfet les convoque devant le comité, afin d'entendre leurs explications. Le comité peut leur adresser un avertissement dont copie sera envoyée au procureur de la République.

Le tribunal correctionnel pourra sanctionner par un emprisonnement de six jours à un mois, une amende de 100 fr. à 5.000 fr., ou l'une de ces peines seulement, la première faute qui suivra l'avertissement; par un emprisonnement de six mois à un an, une amende de 1.000 francs à 10.000 francs, ou l'une des peines seulement, la récidive commise dans le délai d'un an.

Dans le commentaire qu'il a donné de cette loi, le ministre de l'Economie Nationale souligne qu'elle est « souple, efficace, sans être tracassière ».

Très juste. Le souvenir n'est toutefois pas assez lointain du scandaleux verdict d'acquiescement rendu voilà quelques semaines, en faveur de gros spéculateurs des Halles, pour qu'on n'exprime pas le souhait de voir le gouvernement appliquer cette loi dans toute sa... souple rigueur.

Déjà, voilà quelques jours, la Commission interministérielle des prix, ayant mené une enquête sur la hausse du sucre, a pu constater « que cette hausse ne se justifie en aucune manière ». Elle a décidé de s'opposer par tous les moyens, à une hausse dont le « caractère spéculatif » est évident.

Mais décider, c'est bien. Exécuter les décisions, c'est mieux. Qu'a-t-on fait contre les raffineurs-pirates?

Que fait-on contre les spéculateurs de grande envergure?

Vite! Il est temps, grand temps, que les fauteurs de vie chère soient dénoncés, démasqués et châtiés.

Y. GROSRIKARD.

VISITE AUX DE BEAUTÉ



« C'est moi, cette femme méconnaissable? Cet œil assassin, pailleté d'éclats métalliques, ce visage plâtré d'un enduit d'ocre, avec deux taches de rouge abricot, ces lèvres sous le fard « laque andalou », ces cils gluants... »

D'un doigt hésitant, je pressai la sonnette, au-dessus de laquelle s'inscrivait en lettres d'or un nom prestigieux, aussi familier aux abords de Bond Street de Londres qu'à ceux du Kurfuerstendamm de Berlin ou des Champs-Élysées à Paris.

La porte du sanctuaire de la beauté s'entr'ouvrit avec une lenteur majestueuse et mon pied s'enfonça dans la douceur d'un tapis de haute laine. Je jetai un coup d'œil timide sur les fauteuils profonds, alignés le long des murs, sur les lampadaires qui répandaient une lumière invisible, sur les guéridons métalliques qui gesticulaient dans les coins, et ma main serra convulsivement mon sac contre mon cœur battant. J'entrais là avec mon physique qui, bien qu'imparfait, m'était devenu à la longue familier et même sympathique. Quelle sorte de femme allait sortir à ma place de ce mystérieux atelier de séduction? Blonde platinée ou rousse ardente? Femme fatale, ruisselante de sex-appeal, ou beauté innocente que l'on représente généralement sur les calendriers, les bras chargés de fleurs?

Mais il était déjà trop tard pour reculer: j'étais prise dans l'engrenage. Je jetai un dernier coup d'œil dans la glace qui me renvoya avec indifférence une image appartenant déjà au passé, et je suivai d'un pied résigné une Mademoiselle Huguette, à qui l'on m'avait livrée dans le vestibule et qui avait l'habit blanc d'une infirmière et le visage fardé d'une figurante de music-hall. Après quelques détours dans des couloirs feutrés, nous nous isolâmes, Mlle Huguette et moi, dans un petit cabinet qui avait une allure de clinique cosquée, impressionnante au plus haut point. Le sourire commercial dont elle m'avait ébloui au premier abord avait quitté les lèvres peintes de Mlle Huguette: elle passa un tablier supplémentaire et commença à se laver les mains en me jetant de côté des regards qui disaient clairement: « Fini de rigoler! »

— Regardez-ici! m'ordonna-t-elle tout d'un coup. Docilement, je tournai la tête et reçus en plein visage

une gerbe de rayons éblouissants qui éclairèrent cruellement mon pauvre visage que Mlle Huguette se mit à examiner avec intérêt à travers une loupe grossissante, comme on ferait d'une carte géographique.

— C'est bien ce que je pensais, murmura-t-elle finalement entre les dents et, me tournant le dos, elle se mit à malaxer des ingrédients qu'elle tirait de flacons de couleur arc-en-ciel, portant des inscriptions suggestives: « Crème lactée », « Extrait de nénuphars », « Sève rajeunissante », « Lait radioactif », « Lotion d'écorces d'oranges », dont l'allure scientifique versa l'apaisement dans mon cœur torturé. J'aurais pourtant bien voulu savoir quelle certitude elle avait puisé en regardant mon visage à la loupe.

Je le lui demandai timidement, tandis qu'elle me barbouillait la figure avec une « Crème Perfection » (A moins que ce ne soit la « Lotion Velouté », je ne me rappelle plus.)

— Vous avez, me répondit-elle lentement, la peau grasse... (je respirai: ce n'était donc que cela!), quelques points noirs et des rides naissantes (je portai avec inquiétude ma main à mon visage et la retirai, pleine d'une pâte rose et odorante), en un mot: vous êtes menacée d'acné. Vous êtes venue à point. Encore quelques mois, et votre visage se couvrirait de boutons, vos rides se seraient accentuées... Cependant, ne craignez rien: nous allons arranger tout cela. Nous avons une crème spéciale contre les points noirs et un puissant antirides qui prévient et efface les rides en un rien de temps!

Je la regardai rêveusement, sans répondre, plongée que j'étais dans la contemplation d'une magnifique patte d'oie, ramifiée, large comme ma main, et qui s'épanouissait au coin des yeux de mon interlocutrice.

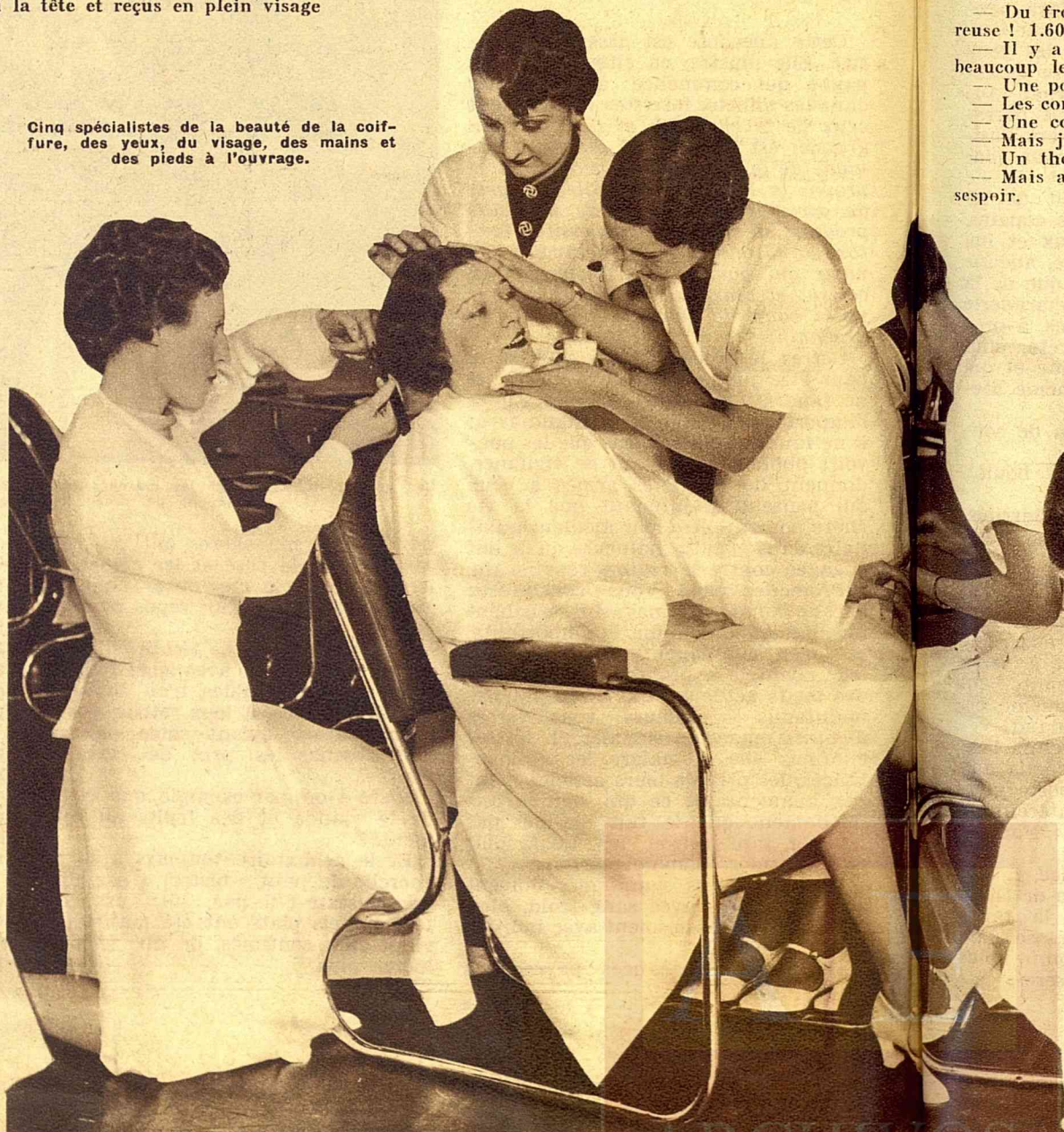
Elle me massa, me triturait et me barbouilla pendant vingt bonnes minutes.

En ce moment, me dit-elle enfin, vous avez sur le visage un masque vivifiant. Je vais vous quitter pendant une demi-heure. Étendez-vous sur cette chaise longue et restez sans bouger. L'élément essentiel d'un traitement de beauté: c'est la détente. Les crèmes ne sont rien sans ce repos. C'est la détente qui vous apportera la jeunesse.

Sur ce, elle partit sur la pointe des pieds en fermant la porte sans bruit et je restai seule avec mon masque et mes réflexions. A vrai dire, il me trottait derrière la tête des pensées... mettons irrévérencieuses.

Je me détendais depuis une bonne demi-heure, tant et si bien que je commençais déjà à m'assoupir, lorsque

Cinq spécialistes de la beauté de la coiffure, des yeux, du visage, des mains et des pieds à l'ouvrage.



Mlle Huguette débarbouillait mon visage par

— Le ter... belle, parce... il ne suffit... avoir un c... beauté, esse... relief. Tene... vous avez, trop pour... choses, nou... encore le ré... a que cela... lement à de

— Eh bie... par quelq... ques sardin... — Pas de... — Ah? M... morceau de... — Pas de... — Vous a... Je vous av... — Très m... mez le pot... — Je con... peu refroidi... tenez, par... beaucoup c... cela d'ici!

— Pas d... de graisses... ligne. Et p... est le plus... quides, d'un... avez fini?

— Mais r... je avec ind... ne déteste... avec quelq... mais un pe... pommes, vo...

— Les po... grammes. V... garniture, c... — Au be... — A l'ea... — Eh bie... gée — appr...

Mais elle... — Du fro... reuse! 1.60... — Il y a... beaucoup le... — Une po... — Les co... — Une co... — Mais j... — Un th... — Mais a...

sespoir.

K MARCHANDS UTE

PAR LYDIA LAMBERT



On porte les ongles ardents, colorés
comme des bijoux.

Mlle Huguette revint et me tint, pendant qu'elle me débarbouillait, les propos suivants, qu'elle semblait connaître par cœur :

— Le temps n'est plus où une femme croyait être belle, parce qu'elle avait un beau visage. Aujourd'hui, il ne suffit plus d'avoir un joli minois : encore faut-il avoir un corps qui réponde à un certain canon de beauté, essentiellement vertical et par-dessus tout antiréflex. Tenez, me dit-elle, et je l'écoutai bouche bée, vous avez, je parie, au moins six à sept kilogs de trop pour votre taille. Pour remédier à cet état de choses, nous allons prescrire un régime : le régime, encore le régime, toujours le régime, voyez-vous, il n'y a que cela. Voyons, qu'est-ce que vous mangez généralement à déjeuner ?

— Eh bien ! commençai-je à m'animer : je commence par quelques hors-d'œuvre. Oh ! pas grand-chose : quelques sardines...

— Pas de conserves !

— Ah ? Eh bien ! des rillettes, ou encore un petit morceau de saucisson ?

— Pas de charcuterie !

— Vous avez raison, les hors-d'œuvre ne valent rien. Je vous avouerai même que j'aime assez le potage...

— Très mauvais : les potages font grossir. Supprimez le potage : guerre au potage !

— Je continue par le poisson — repris-je, quelque peu refroidie dans mon enthousiasme gastronomique — tenez, par exemple, une raie au beurre noir, j'aime beaucoup cela, avec un petit Chablis sec, vous voyez cela d'ici !

— Pas de beurre. D'une façon générale, aussi peu de graisses que possible : c'est trop mauvais pour la ligne. Et puis, méfiez-vous surtout de l'alcool. L'alcool est le plus grand ennemi de la femme. Evitez les liquides, d'une façon générale. Cela fait grossir... Vous avez fini ?

— Mais non, je ne fais que commencer — protestai-je avec indignation — après le poisson, eh bien ! je ne déteste pas un morceau de viande, rôtie ou grillée, avec quelques pommes de terre sautées. Tenez, je connais un petit restaurant où l'on fait des navarins aux pommes, vous m'en direz des nouvelles...

— Les pommes de terre font 1.060 calories aux cent grammes. Vous prendrez quelques rares grillades, sans garniture, ou avec quelques haricots.

— Au beurre ? demandai-je en me ranimant.

— A l'eau.

— Eh bien ! — recommençai-je d'une voix découragée — après la viande, je prends un fromage...

Mais elle poussa des cris d'horreur :

— Du fromage ! Mais vous n'y pensez pas, malheureuse ! 1.600 calories aux cent grammes !

— Il y a aussi le dessert — murmurai-je — j'aime beaucoup les pâtisseries.

— Une pomme.

— Les confitures... Le miel...

— Une compote de pruneaux.

— Mais je prendrais bien un café...

— Un thé, sans sucre.

— Mais avec du lait, au moins, insistai-je avec désespoir.

— Pensez-vous ! Un verre de lait par jour vous ferait prendre sept kilos en un an !

— Vraiment, sept kilos ? Vous croyez ?

— Je ne crois pas : je sais.

— Mais ce régime, je l'abandonnerai lorsque j'aurai acquis « la ligne » ?

— Mais non, lorsqu'on a « la ligne », il s'agit de la garder : c'est encore plus difficile.

J'essayai de la prendre d'une autre façon :

— Vous savez, fis-je tout d'un coup, je trouve que ça n'est pas joli, joli, une femme maigre. J'aime assez le dodu, le vallonné, cela a ses charmes. Voyez-vous, maigrir, c'est mourir un peu... N'y a-t-il donc pas moyen d'être belle sans renoncer aux bonnes choses ?

La réponse vint, inexorable :

— Non !

— Voyons, quel teint voulez-vous avoir ?

— ? ? ?

— Bronzé ? Lilial ? Ocre ? Hâlé ? Marbre de Carrare ou Beauté Tahitienne ?

— Merci, je suis pour le maintien des sanctions contre les colonies. Faites-moi un teint français : avec du rose aux joues.

— Mademoiselle, voulez-vous me passer la crème « Ville et Sport » ?

— Votre chevelure est trop banale...

— Permettez, je crois avoir un assez beau châtain foncé...

— Cela s'est trop porté. Ce qu'il vous faut, c'est quelque chose d'osé, d'extraordinaire, qui convienne à une femme moderne, à une femme vraiment 1936...

Couleur « Coq de Roche » ou « Cyclamen », ou encore « Rose Ibis », à moins que... attendez ! je vous mettrai du « Lilas »...

(Moi, avec l'énergie du désespoir) :

— Non ! Non ! Pas de lilas... Tout ce que vous voulez, mais pas de cheveux lilas.

— Bien. Et maintenant, les ongles. On les porte maintenant ardents, colorés comme des bijoux, voyons :

voulez-vous « Noir Onyx » ? « Émeraude » ? « Or Hindou » ou encore « Rouge Sang de Bœuf » ? Non ?

Alors, « Coquelicot Chinois » ? Vous dites ? Pas de chinoiserie ? Mais non : tenez, il y a « Tomate », ou « Capucine Royale » et puis « Rubis sur l'ongle » ou « Argent Crépesculaire »...

— Avec vos cheveux « Or ardent », il faut que vous portiez du noir, beaucoup de noir. Tout le monde se porte bien, chez vous ?

— Très bien, merci.

— Tant pis.

— Comment, tant pis ?

— Je veux dire : dommage que vous ne puissiez pas porter le deuil. N'importe, portez du noir : beaucoup de noir. Des robes noires, des chapeaux noirs, des bas noirs, des manteaux noirs.

Ainsi, c'est moi cette femme méconnaissable dont l'image m'est renvoyée par un miroir cruel ? A moi, cet œil assassin, noyé dans une ombre violette, pailletée d'éclats métalliques ? A moi, ce signe plâtré d'un enduit ocre, avec deux taches de rouge abricot, là, près des oreilles, où la nature ne s'est jamais avisée de rougir un visage... A moi, ces lèvres dont le fard « Laque Andalou » déborde pour imiter un dessin de lèvres mis à la mode par une star de Hollywood ? A moi, ces cils gluants, dardés vers le haut du visage ? A moi tout ce masque épais qui fait que je demeure immobile avec un visage impassible, de peur de faire couler toute cette peinture en traînées noires ou rouges ?... A moi surtout ce foin orange, massé sur mon front en virgules frisées et que je rectifie à chaque instant d'une main qui semble avoir trempé dans le sang ?

Mais je n'ai guère le temps de me livrer à ces réflexions. On m'apporte la note :

Soins de la peau Fr. 50 »

Crème de concombres 45 »

Lotion Pasteur 22 »

Poudre « Baiser du Soleil » 35 50

Rouge « Andalou » 18 »

Je paie, sans protester. Mon courage est parti avec mes points noirs et avec mes rides naissantes.



Jours maigres

JEAN MORAT laissa retomber son journal et regarda sa femme. Accroupie devant le buffet, Clara en retirait la grosse faïence à fleurs bleues pour le dîner. Dans certains gestes, Jean retrouvait tout à coup le souvenir un peu brouillé de la jeune fille indolente qu'il avait connue à Nantes il y avait plus de dix ans.

On l'avait envoyé là-bas pour réparer les turbines d'une usine. C'était au cœur de l'été. Dans sa chambre, les soirées traînaient. Un jour, au lieu d'étudier les épures qu'on lui avait confiées, il avait bavardé avec les autres pensionnaires de l'hôtel. A dix heures, les petits rentiers qui venaient tous les soirs jouer leur partie de manille *Aux Trois Vénus* s'étaient levés. Quelques instants plus tard, Clara et Jean étaient seuls, assis sur la longue banquette rembourrée près de la fenêtre ouverte. Près du comptoir, la tête pleine de rêves rejetée en arrière et comme détachée du corps, le père de Clara dormait. Comme on se couchait tôt dans ces villes de province!

Six mois plus tard, Jean et Clara louaient une chambre meublée près de la porte Clignancourt. Tout de suite, Morat avait trouvé de l'emploi dans une usine d'automobiles. Et Clara était entrée dans cette vie nouvelle, âpre et grise, avec la même douceur tranquille que Jean avait trouvée sur son visage le premier soir, lorsqu'il était entré *Aux Trois Vénus* pour boire un coup de rouge.

Ainsi s'étaient passés dix ans de vie têtue dans un coin de Paris. Et c'était de cette force qu'était sorti le bonheur qui emplissait la chambre ce soir.

Clara lui tournait le dos. Elle plaçait les plats, le beurre et le pain sur la table, sans hâte, avec, dans ses gestes habituels, une gravité légère, amoindrie par la douceur qui flottait dans la chambre. Jean pensa avec amertume que ce bonheur tiède et avare qui s'épanouissait près de lui, qui l'enveloppait, dans lequel il était déjà entré si loin qu'il semblait intarissable, il n'aurait pas le courage de le détruire. Il se demanda s'il ne valait pas mieux ne dire que demain à Clara qu'on partait en grève, demain quand tout serait froid et triste.

— Demain sera le mieux, se dit-il.

Il marcherait, bien sûr. Mais on ne plante pas ainsi son boulot. Pas trop bien payé, sans doute, mais pas trop mal non plus quand on comparait avec ce que les copains gagnaient dans les autres boîtes. Ce n'était pas lui qui trahirait les camarades. Il les avait toutes faites, les grèves. Toutes. Et quand c'était vraiment dur, et qu'on n'avait rien devant soi pour nouer les deux bouts. Cette fois encore, cette grève tombait mal. Trois mois à peine qu'il travaillait dans cet atelier de petite mécanique.

Clara versa la soupe fumante dans les bols. Ils mangèrent sans rien dire. Jean pensait à la grève. Les gendarmes occuperaient la boîte. Ils voleraient tous les outils, comme il y avait

trois ans. Demain, les camarades s'assembleraient dans les rues. Ils marcheraient fiévreusement dans la pluie, dans le vent, rôderaient autour de l'usine et feraient la chasse aux jaunes. Pas de la belle besogne tout cela.

Debout près de lui, Clara attendait qu'il eût fini de manger. Elle porta les assiettes dans l'évier, remua des casseroles et des plats sur le feu. Tout était tranquille autour de lui,

dans ses yeux la lueur étrange et pesante de la haine. Ceux qui étaient sortis des premiers avaient attendu les autres, le bleu sous le bras, à la porte de l'usine, et, d'une voix déjà inquiète, hélaient les retardataires.

— Cette fois, ça y est. On marche tous ensemble. Un vrai mouvement de masses. Demain, tous sur le quai, près du pont, pour les piquets. Faudra que nous y soyons tous, par solidarité.

Morat avait fait la route avec Camus, un vieux tout ridé et un peu fou, qu'il détestait parce qu'il fourrait son nez dans tous les coins de l'atelier. On le voyait tourner autour des machines dans sa longue blouse grise, la figure et les cheveux emplis de limaille luisante. Ils avaient marché ensemble sans dire mot. Il pleuvait. Le vent leur jetait des paquets d'eau dans la figure et dans la nuque. Camus s'arrêta tout à coup et posa sa main fébrile sur le bras de son compagnon.

— Tu les as entendus? Leur grève, leur solidarité, leurs piquets. C'est des bobards. La grève, je puis en parler. Je sais ce que c'est. Toujours du pareil au même. Le premier jour, on fait le malin; on crie avec les autres qu'on va les étripier, les jaunes. On tient pendant une semaine, parfois deux. Puis, c'est le dégonflage, tu comprends? Et toi, qu'est-ce que tu deviens, là dedans. Finalement tu restes sur le carreau.

Morat recula. Il était bouleversé.



bien en place dans la lumière et dans la tiédeur de la chambre.

A la sortie de l'atelier, il avait lâché les copains devant le bistrot. Il n'y avait rien à dire à cela. C'était ainsi tous les soirs. Pourtant, aujourd'hui, ils l'avaient regardé avec une flamme trouble dans le regard. Et Maupas avait ricané en le voyant partir avec le vieux Camus.

Dès qu'ils avaient su la nouvelle, cet après-midi, une fièvre violente s'était mise à battre dans leur poitrine. Chaque fois qu'un copain relevait la tête, Jean avait vu luire

Il sentit tout son enthousiasme vaciller d'un seul coup. Puis, il recula encore, dégoûté et furieux. Casser la gueule à ce salaud. Ecraser cette chiure de mouche. Non. Pas la peine. Il haussa les épaules et continua son chemin, la gorge crispée de colère, les tempes battantes.

Lorsqu'il était rentré chez lui, il n'y songeait déjà plus. Ici, tout était encore intact. Il pénétrait dans un monde paisible et léger, un monde sur lequel la misère et le désespoir n'avaient pas encore mordu.

Les joues en feu, Clara se penchait

sur le fourneau. Accoudé à la table, Jean pensa que demain il serait seul avec Camus dans l'atelier vide, étrangement sombre. Il y aurait des gendarmes et des flics dans la cour et dans les bureaux. Il ferma les yeux. Il se rappela le regard fielleux du vieillard, son visage sarcastique raviné de petites rides noires.

Il ouvrit les yeux.

— On part en grève. Demain, dit-il tout haut.

Clara s'était retournée d'une seule pièce.

— Alors, tu ne travailles pas demain?

Immuable, haletante, Clara parlait avec une volubilité frénétique. Elle n'avait rien à dire. Il était le maître, mais cette grève tombait mal. Ils avaient besoin d'argent. Les armoires étaient vides, la lingerie usée. Les enfants n'avaient plus de chaussures. Ils étaient à bout, il le savait. Plus un rouge liard. Elle en avait assez. Assez. Que de la misère depuis qu'ils étaient mariés. Dans les premiers temps, elle avait cru que la malchance les poursuivait. Des jours mauvais qui tombaient comme ça au milieu d'autres qui seraient meilleurs. Mais ce n'était pas cela. Voilà dix années qu'elle s'usait les mains à lessiver, à coudre, à frotter. Depuis Nantes, il n'y avait dans sa vie que des jours tristes, des jours de chômage, des jours de maladie. Et ainsi toujours. Et maintenant qu'il avait trouvé à se caser dans une petite boîte tranquille où le travail ne manquait pas, on se mettait en grève. Avait-on idée de ça?

Elle avait parlé sans reprendre haleine. C'était une plainte nue, sifflante. Maintenant, tout était dit. Sa véhémence était tombée brusquement. Le feu de la colère tournait dans sa poitrine, brûlait sa gorge, l'étouffait. Exténuée, elle s'accrocha à la table.

La tête entre ses grosses mains, assis à l'autre bout de la chambre, Jean pensait. Le front penché vers le sol, il cherchait lâchement la solitude. Il aurait voulu être dans la rue, marcher dans la nuit, s'enfoncer dans la pluie et le vent, engloutir son amertume dans le mouvement lumineux et sans fin de la ville.

Il se redressa légèrement. Non, rien ne serait changé. Demain matin, il partirait dans le petit jour gris qui traîne au fond des rues. Clara pencherait son visage tranquille sur l'escalier, et la clarté limpide des yeux tournoierait dans l'ombre. Au carrefour, il achèterait son journal. Autour de lui, Paris s'éveillerait paresseusement. Puis, en route vers l'usine. Le métro. Ce serait bien un jour comme les autres.

Comme il avait bien fait de ne pas aller au bistrot avec les copains. Ils étaient quittes. Entre eux et lui, il n'y avait aucune promesse, aucune complicité. Pas autre chose que de la camaraderie, que cette camaraderie qui naît autour des machines, à propos d'un outil qu'on se prête, d'un coup de main qu'on se donne et qui lie tous les hommes d'un même atelier.

Il regarda Clara et essaya de sourire.

— C'est fini. Je reste au boulot. C'est dit.

Ce qui se passa alors fut terrible. Clara blêmit, elle se redressa, grandie par la fureur, la bouche béante, tordue, douloureuse. Jean s'était levé. Il vit brûler tout contre son visage deux larges yeux bleus, étonnamment clairs et secs, deux grands yeux remplis de haine et il entendit à peine une voix oppressée, méprisante, qui répétait inlassablement le même cri rauque et fou : Salaud! Salaud!

Il courut vers la porte; dans l'escalier obscur il tituba, se cogna aux murs et à la rampe. Une porte s'ouvrit. Des voix confuses montèrent.

Alors on l'entendit crier : Nom de Dieu!

Puis, après un long silence, il cria encore : Nom de Dieu! Nom de Dieu!

La tête appuyée contre la table, Clara pleurait doucement, et ses larmes avaient un goût inconnu, plus profond que celui de la misère.

SPECTACLES

LES FILMS

N' TE PROMENE DONC PAS TOUTE NUE

Comment la femme d'un député qui a la fâcheuse manie de se promener en chemise scandalise un électeur influent, comment elle se fait tenir les fesses par le valet de chambre et comment, pour finir, elle se fait tirer du derrière, avec les dents, par un journaliste du *Figaro*, un aiguillon d'abeille qui y était niché, tel est le sujet de cette épouvantable production française. Le vaudeville de Feydeau d'où il est tiré vaut par une certaine loufoquerie et une légèreté qui excusent la grossièreté des situations. Ici, c'est une lourderie de bourgeois tapant sur les fesses des pensionnaires des maisons closes qui ne cesse de régner. Ajoutons que l'auteur de cette tartouillade a eu soin de mettre en relief des plaisanteries antirépublicaines qui font grassement rigoler les fascistes des Champs-Élysées, déjà mis en joie par la vue des femmes en chemise. (Marignan.)

♦♦

LE LYS BRISÉ

Dans les quartiers pauvres de Londres, une brute, un boxeur ivrogne, martyrise une malheureuse fillette. Un jour qu'il l'a laissée pour morte sous les coups, elle est recueillie par un Chinois mystique et sentimental, qui l'habille de belles robes et la couronne d'or. Mais le boxeur revenu assassine l'enfant sous les coups et il est tué à son tour par le Chinois, qui va mourir dans sa boutique où une populace, poussée au pogrom, a mis le feu.

Il y a 15 ans, *Le Lys brisé*, réalisé par Griffith avec Lilian Gish, avait été l'un des chefs-d'œuvre du film muet. Ceux qui aimaient alors le cinéma en ont gardé un souvenir très ému. Cette version sonore d'une œuvre admirable a été tournée à Londres. Son découpage est assez confus, ses photographies médiocres, les décors de mauvais goût et les acteurs ne sont pas dans leur rôle, à l'exception toutefois de l'actrice qui a accepté la tâche accablante de reprendre le rôle illustre de Lilian Gish, et qui a réussi une création émouvante et originale. Il faut la voir, en particulier, tourner comme un animal affolé dans l'étroit réduit où elle s'est réfugiée, tandis que la brute, qui va la tuer, enfonce la porte à coups de hache. Grâce à elle, grâce aussi au souvenir de l'œuvre de Griffith, le nouveau *Lys brisé* n'est pas une œuvre indifférente. (Colisée.)

G. S.

♦♦

LES AMANTS TERRIBLES

Un mari et une femme, qui s'entre-battaient, ont divorcé. Ils se remarient le même jour et se retrouvent voisins de chambre dans un palace où ils comptent passer leur nouvelle lune de miel. Ils regrettent leur divorce, partent ensemble, sont poursuivis par leurs mari et femme respectifs, sont mis au violon, puis vont se flanquer une raclée mutuelle dans la petite maison de campagne qui avait abrité leur premier mariage. Nouvelle brouille, puis nouveau mariage, tandis que les époux délaissés se consolent entr'eux. Le film est adapté d'une pièce de Noël Coward, « le Sacha Guityr anglais ». Il est mis en scène par Marc Allégret. C'est un vaudeville boulevardier qui déroule une action très fabriquée dans un milieu essentiellement conventionnel. Le badinage, le talent de Gaby Morlay, les mots d'esprit, les situations « drôles », les incontestables qualités techniques du metteur en scène obligé à cette besogne commerciale, ne suffisent pas à donner la vie à cette parade de mannequins. (Madéleine.)

♦♦

VALSES BLEUES

Un jeune habitant de Boston a été enlevé par les pirates et transporté en Californie, alors colonie espagnole (nous sommes en 1820). Pris pour un pirate, il va être pendu, mais à de très nombreuses reprises, il doit la vie au fait qu'il est maître à danser et sait apprendre aux femmes la nouveauté du jour, la Valse. Il finit par épouser la fille de l'alcade qui a voulu le pendre. (Valse)

bleues est un film en couleurs, qui ne montre pas grand progrès techniques sur *La Cucaracha*, tournée il y a deux ans selon le même procédé technicolor. Les bleus clairs, les pourpres, les jaunes citron sont bien rendus et la plupart des scènes à grand effet sont dans cette tonalité. Mais la couleur des chairs reste fausse, les verts et la plupart des teintes composites sont franchement mauvaises. Répétons cependant que ce procédé est le plus au point des procédés présentés jusqu'ici, et qu'il se perfectionnera sans aucun doute sitôt qu'il aura été généralisé. Quant au scénario du film il est franchement médiocre, sans entraînement, sans grâce. (Le Paris.)

♦♦

UNE NUIT D'AMOUR

Une jeune Américaine a juré de devenir grande cantatrice. Elle est partie pour Venise y apprendre le chant et n'y a connu que la misère. Un impresario la découvre; il fait d'elle une diva à la renommée universelle, mais il l'oblige à une dure discipline qu'elle ne peut supporter. Ils se quittent. Elle connaît un four à l'Opéra de New-York où elle débute si l'impresario repentant ne la guidait pas, assis dans le trou du souffleur. Ce qui finit par un mariage. Un nouveau film de la série *Chanteuses à voir d'or*. Celui-ci comporte d'assez habiles montages comme celui qui accompagne les airs célèbres de *Carmen*. Et Grace Moore a véritablement une voix fort belle, très soutenue, très touchante.

♦♦

SHOW BOAT

Show Boat est le nom de ces vieux bateaux à vapeur qui, aménagés en théâtre, allaient sur les fleuves du Sud des États-Unis donner de vieux mélodrames. La fille du patron d'un de ces *Show-Boats* après avoir remplacé la vedette chassée par les persécutions des blancs parce qu'elle avait une goutte de sang nègre dans les veines, épouse un beau garçon qui tire ses plus claires ressources du jeu. Elle part avec lui à Chicago, son mari se ruine, l'abandonne. Elle doit, pour vivre, chanter dans un beuglant et devient rapidement une cantatrice célèbre. Bien des années après, lorsqu'elle a déjà pris sa retraite et que sa fille fait à la scène de triomphants débuts, elle retrouve son mari. Tel est le thème sur lequel fut écrite une opérette très célèbre qui eut un immense succès dans le monde entier. Le film, qui en a été tiré, a le défaut d'être un peu disparate : certaines parties sont des tours de chant gauchement amenés; d'autres sont des scènes dramatiques ou comiques qui se raccordent mal à l'opérette proprement dite. Mais cette réserve faite *Show Boat* est l'un des meilleurs films de la saison. Irène Dunne, la grande tragédienne de *Barch Street*, y joue avec le talent qu'en lui connaît. Paul Robeson, le célèbre chanteur nègre est la vraie vedette masculine. Sa force, son autorité, sa puissance crévent littéralement l'écran. Il y a de fort belles scènes dramatiques, telle celle où la vedette de sang-mêlé est honteusement chassée par un shérif blanc, et où son mari — épouser une négresse est un délit — jure, après avoir bu le sang de sa femme, avoir du sang noir en lui. Enfin, les chants, presque tous tirés du magnifique folklore nègre américain, sont splendides, en particulier le célèbre *Old Man River*, vieux chant de révolte des esclaves noirs des plantations, que Robeson, de sa voix basse et tragique, chante avec une émotion bouleversante. (Ambassadeurs.)

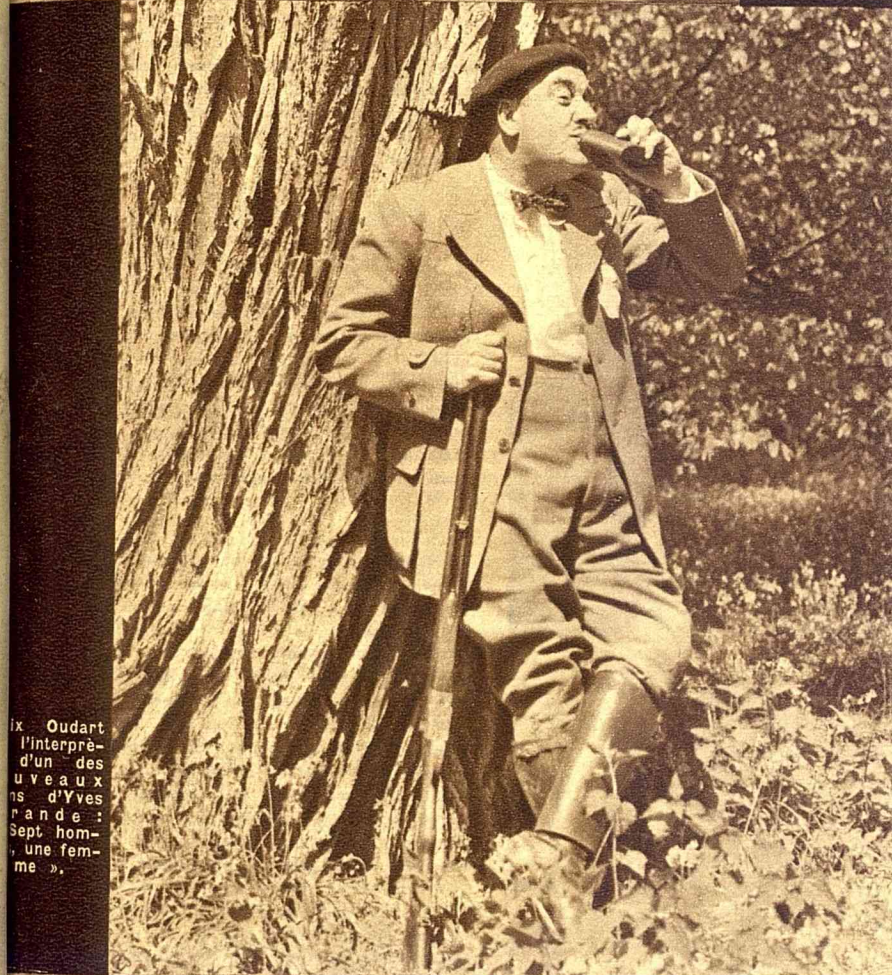
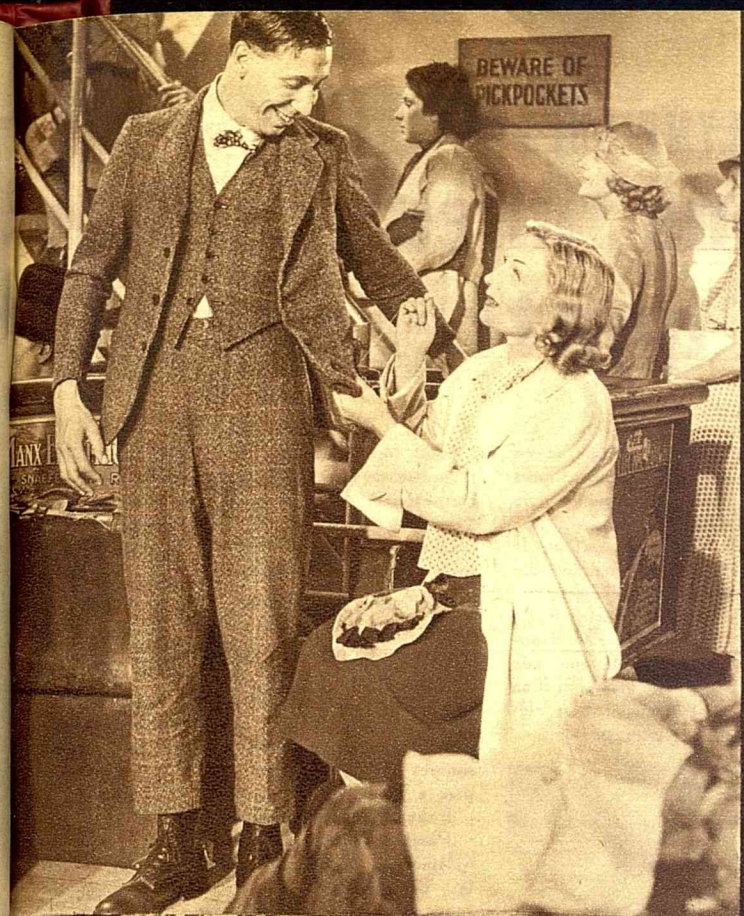
JOSEPH JOLINON

FESSE MATHIEU
l'anonyme

12 frs

19

Gaby Fornby et Florence Desmond dans « Sans Limite ! »



ix. Oudart interprète d'un des nouveaux personnages d'Yves Ande : Sept hommes, une femme.



Gaby Morlay interprète avec brio le principal rôle des « Amants terribles », la nouvelle œuvre de Marc Allégret.

SPORTS

APRÈS LES JEUX OLYMPIQUES

Nous serons mieux armés dans quatre ans !...



A part les résultats en cyclisme et en boxe, on chercherait vainement, après les récents Jeux Olympiques, une performance française seulement satisfaisante. L'athlétisme surtout, le plus beau et le plus complet des sports, ne nous a apporté que des déboires.

Y a-t-il là de quoi étonner le sportif ? Le profane ? Oui, si l'on considère la race française comme égale en valeur athlétique aux autres. Non, et c'est ce qui est grave, si l'on sait dans quel décourageant dénuement se débat le mouvement sportif de notre pays.

Cent fois déjà, dans des articles retentissants, la presse de gauche a proclamé cette vérité cent fois prouvée ! A tel point que la presse sportive elle-même, dont on suspecte avec vraisemblance l'indépendance, en fit, elle aussi, la dérisoire démonstration. Mais...

× × × ×

Mais quels sont les coupables ?

Il est bien aisé, en vérité, de le découvrir. Et il est au surplus impossible désormais de le cacher. Les coupables, ce sont nos impavides gouvernants de toujours, prompts aux discours sonores sur la jeunesse, inaptes aux actes propres à la sauver, et mieux, à l'embellir.

Pauvre jeunesse française !

Pendant quinze ans on a disserté à perdre haleine sur la natation obligatoire qu'il te fallait dès l'école ! Et, en quinze ans, on n'a pas construit dans notre vaste pays, quinze piscines ! Même pas une par an !

Depuis la guerre, on se lamente, et nous aussi, sur les insuccès notoires, vexants et répétés que subissent nos équipes lors de leurs rencontres internationales. Mais, rien ou presque n'a été tenté pour entraîner méthodiquement nos athlètes.

× × × ×

Cependant, il est une catégorie de gens qui se sont occupés du sport : les capitalistes ! Oh ! Pas de façon désintéressée, on s'en doute !

Et, rapidement, les sports les plus beaux, les efforts les plus purs ont été monnayés. La vénalité et la corruption s'en sont mêlées et toute une série de scandales ont éclaté, dont le plus mémorable est encore celui qui naquit de la disqualification de Jules Ladoumègue, champion remarquable et d'une popularité incontestable aussi bien en France qu'à l'étranger.

× × × ×

Maintenant, il s'agit de réparer ! Dans ce domaine, comme dans tous les autres, le gouvernement du Front Populaire a une lourde tâche à assumer.

Avec cœur, les ministres Léo Lagrange et Darnaud se sont mis à l'ouvrage. Mais leurs efforts seraient vains s'ils n'étaient pas soutenus par la totalité des sportifs qui tous, au fond, désirent ardemment une même chose : pouvoir se développer rationnellement.

Et c'est pourquoi il faut attacher une grosse importance aux pourparlers en cours entre la Fédération Sportive et Gymnique du Travail et diverses autres grandes fédérations.

Ayant vu le jour à la suite de l'unification (la première dans le monde du travail) du mouvement sportif ouvrier, la F. S. G. T. mène depuis deux ans une lutte implacable contre la commercialisation du sport qui l'a mortellement gangrené. Si elle ne groupe pas encore un très fort contingent de sportifs (environ 70.000 actuellement) elle n'en fait pas moins de remarquables progrès. C'est donc une force et une force saine. Son entrée dans le « grand bain », qui semble très proche, ne pourra donc que faciliter encore davantage la besogne des ministres du Front Populaire. En même temps qu'elle lui procurera de fort intéressantes possibilités de développement, notamment en province.

Pour la F. S. G. T., pour le succès du nouveau gouvernement, pour le bien du mouvement sportif français tout entier, souhaitons que rapidement se réalise l'union de tous les sportifs, gage des victoires futures des représentants de notre pays.

Jacques AUTHEIL.

1 LE CHAMPIONNAT D'ATHLETISME DE L'U.R.S.S.

Le 80 mètres haies féminin a été gagné par Karpovitch en 12' 5/10. Au 1^{er} janvier 1936, l'Union Soviétique comptait 2.035.000 sportives organisées.

2 SCHERENS et VAN VLIET ont remporté les Championnats du Monde de Zurich. Voici SCHERENS après sa victoire.

3 Mlle Fleuret, au cours du match de natation France-Japon, a battu les records de France des 300, 400 et 500 mètres en natation.

4 Les femmes des officiers et soldats de l'armée rouge avant un championnat, organisé par la Maison de l'Armée Rouge, à Moscou.



les conseils de Ginette

NOTRE CUISINE

POMMES DE TERRE FARCIES

Epluchez, puis fendez dans le sens de la longueur quelques grosses pommes de terre. Creusez-les en laissant un centimètre d'épaisseur et faites cuire à l'eau ce que vous avez enlevé en creusant. Vous ferez ensuite une pâte en ajoutant à ce qui est cuit deux échalotes, du persil, de la ciboulette, un peu de hachis de viande, le tout bien mélangé avec du beurre et un œuf entier. Vous remplirez les pommes de terre creusées de cette pâte; mettez au four 20 minutes environ.

OMELETTE AUX CHAMPIGNONS

Emincez des champignons et du jambon fumé et faites-les revenir à la poêle dans un bon morceau de beurre ou à l'huile bien chaude. Battez bien autant d'œufs que vous êtes de personnes, salez et, lorsque les champignons sont cuits, versez dessus les œufs. Procédez comme pour une omelette ordinaire, pliez-la et mettez-la sur un plat. Cette omelette sera délicieuse mangée très froide.

CONSEILS PRATIQUES

LES TRUCS DE LA MENAGERE

Au lieu de jeter le marc de café, apprenez qu'il peut être utilisé : pour désinfecter et enlever les mauvaises odeurs aux pierres à évier (versez le marc et, par-dessus, de l'eau bouillante); pour dégraisser l'intérieur de carafes, bouteilles, verres ayant contenu des liquides gras (frottez avec le marc humide); pour nettoyer et faire briller les métaux; pour « faire » une cocotte neuve en terre (faire bouillir le marc dedans); enfin, pour nettoyer les tapis (jetez le marc légèrement humide de place en place et frottez avec un balai en paille).

Un lecteur m'écrit : « Peut-être estimez-vous utile de revenir sommairement sur le sujet de l'entretien des parquets » et me fait parvenir un complément d'information dont je le remercie vivement :

POUR LES FENTES DES PAQUETS

On trouve dans les quincailleries ou chez les droguistes des pâtes de bois ou bois malléable, qui donnent une adhérence parfaite, meilleure que celle des mastics. Leur prix n'est pas prohibitif si on obture les fentes les plus larges par une baguette de bois, le bois malléable ne servant qu'à boucher les interstices et à assurer la parfaite adhérence de la lanquette. On trouve des boîtes de 250 gr. Il y en a de diverses teintes. Quand elle est sèche cette pâte peut être rabotée, poncée, teintée ou peinte. Si elle se dessèche un peu dans la boîte, il suffit de la malaxer avec un peu d'alcool à brûler.

POUR PREPARER L'ENCAUSTIQUE

Il est assez long de faire fondre la cire à froid dans l'essence. D'autre part, il serait dangereux de chauffer au feu. Mais on peut mettre la térébenthine dans une jatte et faire tomber dedans des gouttes de cire que l'on fait fondre en la frottant contre un fer à repasser bien chaud. La température de fusion de la cire ne peut, en l'absence de flamme, provoquer la combustion de la térébenthine. On brasse le mélange avec un bout de bois dès qu'une certaine quantité de cire fondue ne se mélange pas à l'essence, puis on continue à faire fondre la cire.

Et, enfin, voici une recette de cirage : Mettre dans une boîte à cirage vide quelques cuillerées à café de noir de fumée; ajoutez de l'encaustique préparée comme indiqué ci-dessus et malaxez bien. On obtient ainsi un excellent cirage pour chaussures noires. Sans ajouter de noir, l'encaustique constitue un excellent cirage pour chaussures jaunes.

On peut aussi préparer un cirage blanc avec de la paraffine et de l'essence d'auto.

LA FEMME, L'ENFANT, LE FOYER

LES FEMMES DANS LA BATAILLE

TOUT ce que la nature a « enclos de tendresse et de noble sensibilité » dans le cœur d'une certaine Mme Yvonne Renault-Maguy se révolte contre l'idée qu'en Espagne il y a des femmes qui se battent.

Que ne dit-on pas pour salir ces femmes héroïques! Héroïques? Mme Maguy se refuse à leur reconnaître cette vertu car elles ont, paraît-il, commis un crime de lèse-féminité, crime qu'aucun idéal ne suffirait à justifier.

Mais Mme R.-Maguy veut bien croire que les combattantes ne forment qu'une petite poignée de « jeunes cœurs égarés » et qu'en Espagne « il y a surtout des femmes qui pleurent, qui souffrent et qui consolent », car c'est là, nous dit-elle, leur éternelle mission. Et elle ajoute : « les lauriers des batailles nous n'en sommes pas jalouses. La gloire, pour nous, brille de feux différents ». Mme R.-Maguy, pense-t-elle sérieusement que ce sont des lauriers que les miliciennes vont chercher lorsqu'elles partent se battre aux côtés de leurs compagnons? Ce serait les insulter.

« Mais nous ne voulons pas, nous ne voulons pas! Nous nous dressons de toute notre force de gardiennes de berceau contre les solutions de violence où l'on prétendrait nous entraîner. » Mais, Madame, croyez-vous que dans la lutte qui se poursuit là-bas, les fascistes épargnent, lorsqu'ils ont le dessus, les femmes et les enfants?

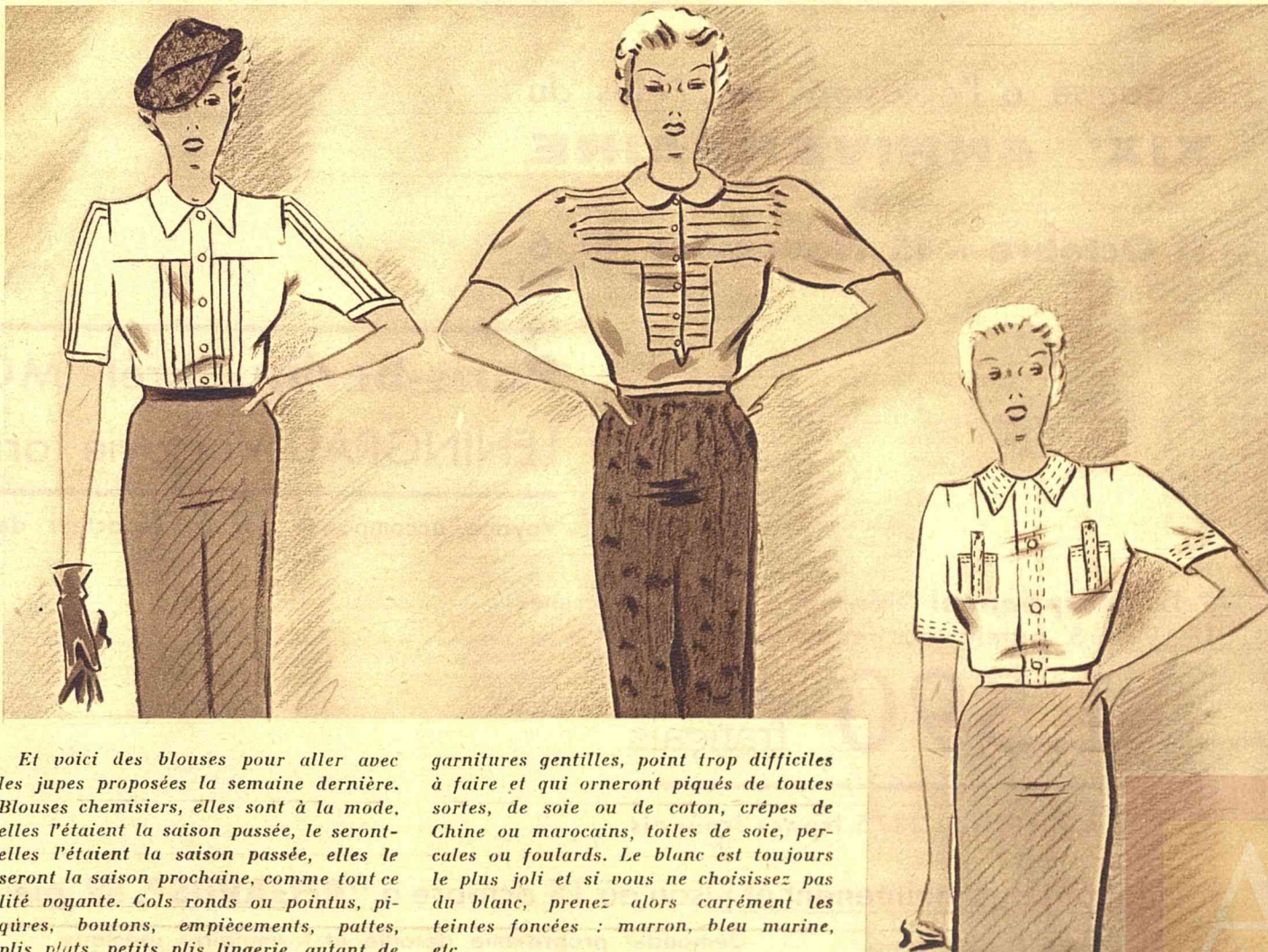
Et après l'indispensable évocation des amazones, tricoteuses et pétroleuses, c'est le cri d'alarme : « Ah! qu'on les arrête sur la route d'abîmes... » et, enfin : « Elles sont si jeunes qu'on ne peut s'empêcher de leur appliquer la parole évangélique : pardonnez-leur car elles ne savent pas ce qu'elles font! » Un tel aveuglement me confond. Je veux bien le croire involontaire et je retourne à Mme Renault-Maguy, au nom de celles dont le dévouement devrait imposer le respect, la formule évangélique « Pardonnez-lui car elle ne sait pas ce qu'elle dit! »

L. JOURDAIN.



Sur le front de la Sierra : Fièvre, la milicienne montre à son compagnon le fusil dont elle vient d'être dotée.

M O D E & C O U T U R E



Et voici des blouses pour aller avec les jupes proposées la semaine dernière. Blouses chemisiers, elles sont à la mode, elles l'étaient la saison passée, le seront elles l'étaient la saison passée, elles le seront la saison prochaine, comme tout ce lité voyante. Cols ronds ou pointus, piqués, boutons, empiècements, pattes, plis plats, petits plis lingerie, autant de

garnitures gentilles, point trop difficiles à faire et qui orneront piqués de toutes sortes, de soie ou de coton, crêpes de Chine ou marocains, toiles de soie, percales ou foulards. Le blanc est toujours le plus joli et si vous ne choisissez pas du blanc, prenez alors carrément les teintes foncées : marron, bleu marine, etc.

MOTS CROISÉS

A	R	M	E	E	I	F	A	
R	A	S	T	U	R	I	E	S
L	A	D	I	R	E	P		
A	R	I	Q	U	E	L	M	E
N	U	I	U	L	M	I	C	
D	O	L	E	T	E	I	N	T
I	E	T	I	D	E	E		
S	E	N	A	M	I	S	I	
T	E	R	R	E	A	U	S	
F	U	S	I	L	B	P	E	
I	D	D	O	U	L	E	U	R
N	E	E	N	T	E	R	R	E

1									
2									
3									
4									
5									
6									
7									
8									
9									
10									
11									

Nous nous excusons auprès de nos lecteurs d'une erreur produite par une intervention dans l'ordre des grilles. Nous rétablissons cet ordre en donnant aujourd'hui le résultat du problème posé dans notre numéro du 27 août.

HORIZONTALEMENT
1. Qui est au bon air. — Parasite. 2. Apporta son concours à la Fête de la Paix. 3. Loi votée par le Gouvernement du Front Populaire. 4. Coureur cycliste. — Négation. 5. Simple. — Arme. 6. Portion qui revient à chaque personne, dans un partage. — Tous

regards

ABONNEMENTS

FRANCE & COLONIES

3 mois : 12 fr. - 6 mois : 22 fr.
un an : 40 fr.

ÉTRANGER

1^{er} Pays ayant accordé la réduction de 50 % sur les tarifs postaux.

3 mois : 18 fr. - 6 mois : 33 fr.
un an : 60 fr.

2^{es} Autres pays.

3 mois : 24 fr. - 6 mois : 45 fr.
un an : 80 fr.

Pour chaque changement d'adresse envoyer la bande du dernier numéro reçu et joindre 1 fr. en timbres-poste.

Le numéro en France : 1 fr.

RÉDACTION, ADMINISTRATION, PUBLICITÉ
NOUVELLES ÉDITIONS REGARDS
SOCIÉTÉ ANONYME R. C. S. 257-566 B
89, RUE D'HAUTEVILLE, PARIS - X.

Téléphone : PROVENCE 52-13

Chèque postal : PARIS 1715-54

Les manuscrits non demandés ne seront pas rendus.

les essais des rebelles pour vaincre le Front Populaire le sont. 7. Toison des moutons. 8. Ce qui termine un objet. 9. Conspiration ayant attiré à la vie de Louis-Philippe. — Venu au monde. 10. Note. — Elle est dans chaque famille depuis l'action de Franco. 11. Prénom féminin. — L'inaction l'engendre.

VERTICALEMENT

1. Récente et effroyable catastrophe minière. 2. Emotion. — (De bas en haut) : mois de l'année. 3. Qualité de ce qui a une certaine périodicité. 4. Impression et publication d'un ouvrage. — Ville de Belgique. 5. Elle est farouche, celle que les miliciens opposent aux rebelles. 6. (De bas en haut) : individu. — Pour enfoncer les pavés. 7. On l'utilise pour alerter. — Affluent du Danube. 8. Écrivain américain, auteur des « Histoires extraordinaires ». — A eu le pouvoir de. — Préposition. 9. Pronom. — Député socialiste aux Cortès et correspondant de « Regards ». 10. Tous les éléments de la classe ouvrière le sont pour défendre leur idéal. — Pronom démonstratif.

COMMUNE

N° 37 - SEPTEMBRE

ANDRÉ MALRAUX
L'HÉRITAGE CULTUREL

PAUL NIZAN
RENAISSANCE DE L'ESPAGNE

ARAGON
LE RÉALISME À L'ORDRE DU JOUR

A. ZÉVAËS
JULES VALLÈS ET LE NATURALISME

le numéro : 5 fr.

Abt : Un an 48 fr. Six mois 25 fr.

E. S. I. 24, rue Racine, PARIS

Ch. postal 974-41

TROIS ECRIVAINS SOVIÉTIQUES

MAXIME GORKI

LA MÈRE

13^e MILLE

Le chef-d'œuvre du grand écrivain.

12 francs

M. ILINE
LES MONTAGNES ET LES HOMMES

4^e MILLE

L'homme socialiste se rend maître de la nature et la fait participer à la création d'une vie meilleure.

12 francs

IOURI OLECHA
LES TROIS MÉCHANTS GROS

5^e MILLE

Aventures mouvementées écrites pour les enfants par l'un des plus célèbres écrivains soviétiques.

6 francs

E. S. I. - 24, Rue Racine - PARIS

Ch. postal 974-41

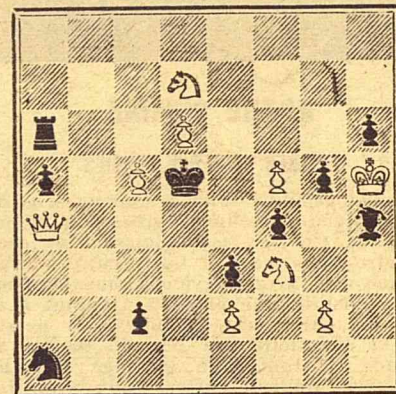
ÉCHECS

Problème n° 29

K. A. L. KUBBEL

Premier Prix

Schach in U. R. S. S. 1935



Mat en 3 coups

SOLUTION DU PROBLÈME N° 27

Cle : 1. Ra6. 1., Dxe6, 2. b6 mat (variante thématique), etc... Thème : Clouage et déclouage de pièces blanches par la clif, défense reculant la pièce déclouée, mais déclouant la pièce clouée qui donne alors le mat (Thèmes Mari, Schor, Castellari, etc...). Ce thème est « à la mode ». — M. André Marceil, dans l'« Échiquier », indique qu'on ne l'a pas encore réalisé par des moyens entièrement indirects, c'est-à-dire tous les clouages et déclouages (4 en tout) obtenus par interceptions. Qui veut essayer?

au plein air CAMPING

FABRICANT SPÉCIALISTE

CANOE-PLIANT

Sacs à dos depuis 12 fr.
Matelas pneu — 75 fr.

VENTE A CRÉDIT

CATALOGUE R I FRANCO SUR DEMANDE

204, Boulevard Péreire - Paris (17^e) Étoile 12-67

Participez avec "REGARDS" au GRAND CIRCUIT vers l'

Organisé à l'occasion des Fêtes du
XIX^e ANNIVERSAIRE

31 Octobre - 15 Novembre 1936

Paris-Berlin (arrêt) **MOSCOU**
LENINGRAD-Varsovie (arrêt) **Paris**

Voyage accompagné par un rédacteur de "REGARDS"

Prix Exceptionnel (chemin de fer 3^e clas., couchette
en U. R. S. S., hôtels, tous repas, visites en U. R. S. S.)

1.590 francs
français

en 2^e classe : 2475 francs français

Inscriptions dès maintenant et jusqu'au 15 octobre à "REGARDS", 89, rue d'Hauteville - **PARIS** (10^e)

Demander programme détaillé et formulaires spéciaux

U
R
S
S

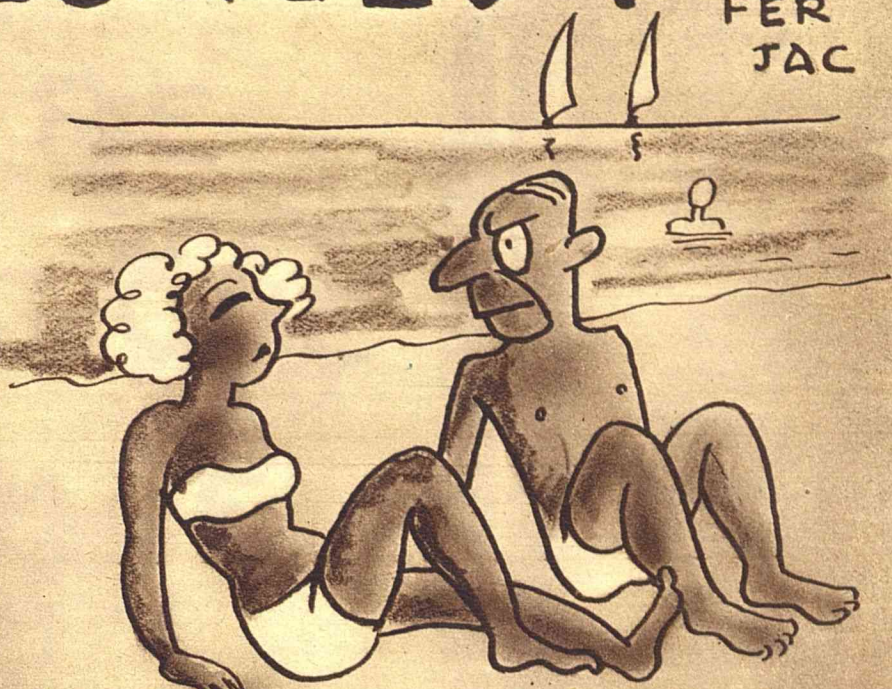
TRA LOS MONTE !

PAR
POL
FER
JAC



LEURS "RÉGULIERS"

- RÉGULARE ?
- IAWOHL !



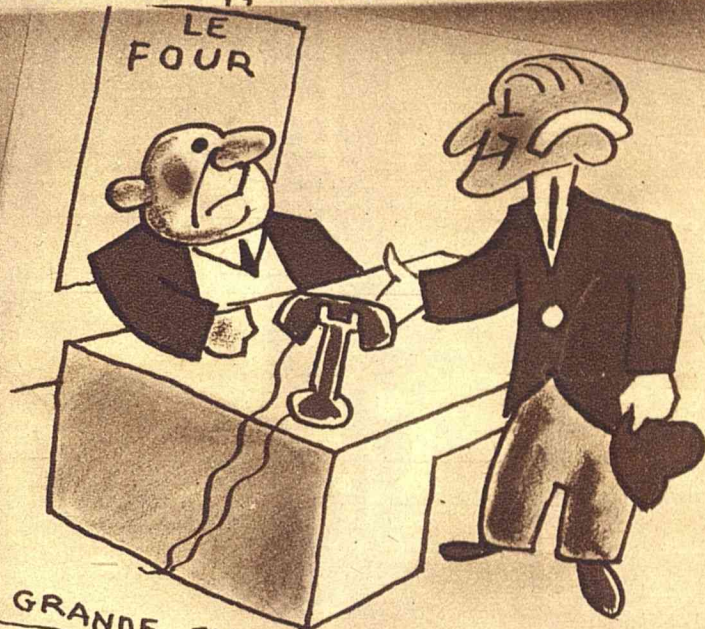
A BIARRITZ

- UNE IDÉE, SI ON ALLAIT VOIR LA GUERRE CIVILE ?
- FRANCHEMENT MON CHER, ÇA VOUS AMUSE ENCORE !



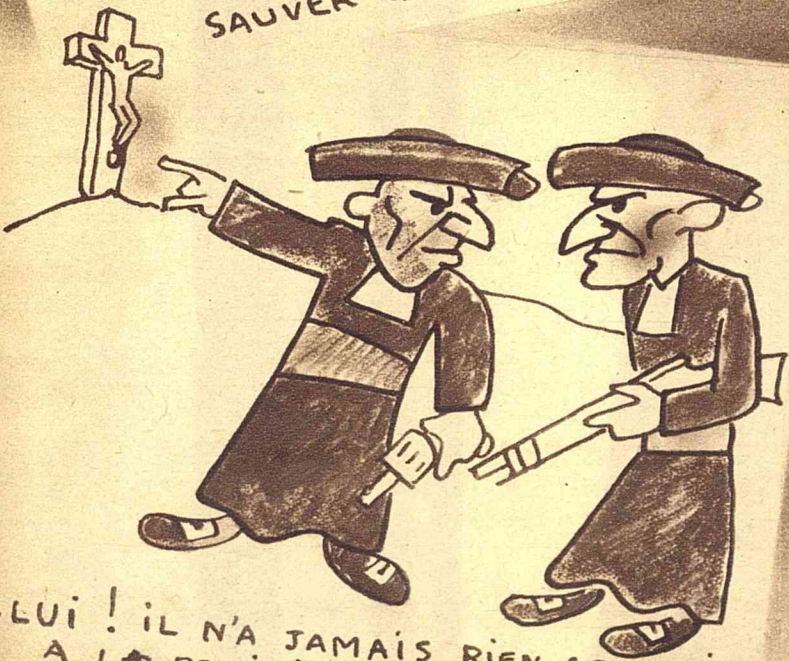
CROISADE

- HITLER Y'EN A KIF-KIF MAROCAINS ! LUI
Y'EN A ENVOYER DES Z'AVIONS POUR
SAUVER LA CIVILISATION LATINE !



LA GRANDE INFORMATION

- VOUS VOULEZ ÊTRE NOTRE ENVOYÉ ?
- SPÉCIAL ! AVEZ-VOUS DES RÉFÉRENCES.
- OUI ! VALET DE CHAMBRE EN RUPTURE
DE PLUMEAU !



- LUI ! IL N'A JAMAIS RIEN COMPRIS
A LA POLITIQUE !



CEUX QUI EN ONT ASSEZ
C'EST SÛREMENT DES GARS DE LA DÉBANDERA !



24 pages

regards

VISITE AUX MARCHANDS DE BEAUTE

UN REPORTAGE
DE
LYDIA LAMBERT

•
CHEZ LES
KOLKHOZIENS
DE LA
GEORGIE
par Luc DURTAİN

